www.e-rara.ch

Voyage pittoresque autour du monde

Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César

A Paris, MDCCCXXXIV [1834]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6081

Persistent Link: https://doi.org/10.3931/e-rara-23445

Chapitre LV. Iles Pelew. - Naufrage de l'Antelope.

www.e-rara.ch
Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

Visual Library

tristes et surpris comme des hommes qui n'avaient rien fait pour mériter une telle défiance, et qui étaient familiarisés avec la vue des Européens. C'étaient, en effet, des habitans des îles Wilson, célèbres par la relation du naufrage de *l'Antelope*, relation qui, partageant la popularité de Cook et de Robinson, a été si souvent feuilletée par la jeunesse, prompte à s'impressionner au récit des aventures extraordinaires. Ces îles Pelew et leur bon souverain, le jeune Li-Bou, le noble Abba-Thulle son père, tous ces noms se réveillaient en moi, à l'aspect de cette île, comme autant de gracieux et frais souvenirs. « Pourquoi n'allons-nous pas, dis-je à Pendleton, rendre une courte visite aux hospitaliers habitans des îles Pelew? — Vous le dites sur un ton bien pastoral, me répliqua le capitaine d'un air moitié sérieux, moitié railleur; on voit que vous avez encore la tête pleine des hableries de Wilson, ou plutôt de son arrangeur le chevalier Keate. C'était obéir à la mode alors que de faire de poétiques récits sur ces peuplades océaniennes. On fabriquait des sauvages à l'eau de rose, on les faisait vivre dans un pays digne de l'âge d'or. Les cannibales eux-mêmes étaient devenus des agneaux sous la plume des publicistes européens. Qu'en est-il résulté? De tristes et cruels démentis. Le lieutenant Macluer, par exemple, séduit par les récits de Wilson et fatigué de la société des Européens, vint chercher à Pelew des hommes meilleurs. Il y passa une partie des années 1793 et 1794; mais il ne resta pas long-temps sans se dégoûter des insulaires qu'il trouva, comme la plupart des sauvages, avides et malfaisans. Si Macluer n'était pas mort, nous aurions de sa bouche des récits plus exacts, plus curieux sans doute, et plus dignes de foi que les fables de Wilson. Malheureusement Macluer n'a rien écrit; il n'a laissé sur ces îles qu'un plan assez imparfaitement dressé, mais qui a cela de caractéristique que les noms de sa carte diffèrent complètement de ceux de Wilson et méritent d'être préférés par tous les géographes comme ils l'ont été par le capitaine d'Urville.

» Depuis Macluer, poursuivit Pendleton, quelques navires ont sans doute communiqué avec les îles Pelew; et l'on sait même que l'un d'eux a failli devenir, il y a quelques années, la victime de sa confiance dans ces sauvages. Voici à ce sujet ce que m'a raconté à Gouaham le capitaine Anderson, et c'est à la suite de ce bon avis que *l'Oceanic* a manœuvré, il y a une heure, comme vous l'avez vu manœuvrer. Montés en grand nombre sur le navire de ce capitaine, les naturels s'étaient d'abord comportés avec décence et réserve. Quelques échanges avaient été effectués, et la plus complète harmonie semblait régner entre les contractans, quand tout-à-coup les sauvages tombèrent sur les matelots pris au dépourvu et s'emparèrent du bâtiment. Heureusement des marins qui se trouvaient dans les hunes tirèrent quelques coups de feu sur les sauvages. Cette mousqueterie inattendue commença la résistance, qui peut-être eût été inutile sans la présence d'un nègre, *cok* ou cuisinier du bord. Une chaudière pleine d'huile bouillante était sur le feu; il y plongea une large cuillère et se mit à en asperger les insulaires, qui recevaient le liquide sur leur corps entièrement nu. On conçoit qu'une pareille aspersion les fit promptement renoncer au pillage du navire; ils s'enfuirent tous, en poussant des rugissemens horribles. Long-temps après, on les entendait encore hurler sur la plage. Grâce à la présence d'esprit du nègre, les Européens furent sauvés. »

Ainsi Pendleton détruisait en un instant le rêve de toute ma jeunesse. Quoi! cette histoire de Wilson était une fable; ce naufrage de *l'Antelope* avait été embelli, coloré à plaisir! Je persistais à n'en rien croire. Mon capitaine, avec ses idées toutes positives, devait se tromper: les sauvages d'aujourd'hui, gâtés par le contact européen, ne devaient point être les sauvages d'autrefois. Voilà ce que je me disais pour persister dans mes impressions, et, malgré Pendleton, je croyais encore aux aventures de *l'Antelope*. On va, du reste, juger de leur vraisemblance.

CHAPITRE LV.

ILES PELEW. — NAUFRAGE DE L'ANTELOPE.

L'Antelope, paquebot de la Compagnie des Indes, du port de 300 tonneaux, monté par trente-quatre Anglais et seize Chinois, était commandé par Henri Wilson, qui avait à bord son fils et son frère. Parti de Macao le 21 juillet 1783, ce capitaine fit route à l'E., doubla le 26 les îles Bashee et ne rencontra plus de terre jusqu'au 10 août, dans la nuit, où il se perdit sur un brisant. On coupa les mâts, on mit les chaloupes à la mer; le naufrage était complet et sans remède.

Au point du jour, on aperçut, à trois ou quatre lieues de distance, une petite île dans le S. et quelques autres dans l'E. Les embarcations y furent expédiées, tandis qu'on travaillait à bord à la construction d'un radeau, sur lequel on devait charger les objets les plus utiles. Les canots abordèrent dans un petit hâvre bien abrité,

y débarquèrent leurs provisions qu'ils laissèrent sous la garde de cinq hommes, puis retournèrent à bord. Dans l'intervalle le radeau avait été terminé; on en compléta le chargement, puis l'équipage quitta *l'Antelope* et se rendit à terre. Sur la route, le radeau rencontra des obstacles tels qu'on fut obligé de l'abandonner mouillé dans une anse; les équipages seuls prirent terre: ils apprirent, des cinq hommes restés, que l'île était peuplée, et que des cris d'hommes s'étaient fait entendre durant toute la nuit. Les jours suivans, on s'occupa du sauvetage des objets confiés au radeau, sans que rien vînt distraire les naufragés de ce soin. Le 12 seulement, à huit heures du matin, comme on dégageait le sol pour y planter des tentes, arrivèrent deux pirogues montées par quelques sauvages, et l'un d'eux, s'approchant des étrangers, leur dit en assez bon malais : « Êtes-vous amis ou ennemis? » Heureusement un matelot connaissait cette langue; il leur répondit : « Nous sommes de malheureux Anglais dont le navire a échoué sur ce récif; nous avons eu le bonheur de sauver notre vie; nous sommes vos amis. » Puis le capitaine alla à eux et les embrassa affectueusement. Dès-lors l'amitié fut scellée entre les naufragés et les insulaires.

Parmi les hommes, au nombre de huit, qui s'étaient mis en rapport avec les Anglais, étaient deux frères du roi et un Malais de Ternate, celui qui avait servi d'interprète. Patron d'un navire marchand qui appartenait à un Chinois, cet homme faisait route pour Amboine dix mois auparavant, quand les courans le drossèrent sur les îles Pelew. Le roi l'avait accueilli favorablement, et il n'avait eu qu'à se louer des procédés des naturels à son égard.

L'étonnement et l'admiration qui se manifestèrent parmi ces sauvages à la vue des objets débarqués étaient la preuve que jusqu'alors ils n'avaient point eu de relations avec les Européens. A tout ce qu'ils apercevaient, à tout ce qu'ils touchaient, ils s'écriaient : *Weal! weal!* et quelquefois : *Weal a tracoy!* exclamation de surprise, du moins à ce que dit le Malais. Ce qui les frappa le plus d'abord, ce fut la peau blanche des Anglais; ensuite vint le tour de leurs vêtemens, qu'ils palpaient avec curiosité pour s'assurer s'ils ne faisaient point partie de leur corps. Du reste, ils comprirent promptement l'explication que le Malais leur donna au sujet de ces vêtemens, indispensables dans un pays plus rigoureux et plus froid que les îles Pelew. Alors ils voulurent savoir si les bras étaient de la même couleur que les mains et le visage. Plusieurs Anglais se découvrirent la poitrine et leur firent voir que le reste de leur corps était de la même couleur. Les poils qui garnissaient le buste parurent leur inspirer du dégoût; à leurs yeux c'était une marque de malpropreté; car, chez eux, les deux sexes ont l'habitude de s'épiler.

Comme les sauvages entraient dans les tentes avec leurs nouveaux amis, un chien de Terre-Neuve et un épagneul, sauvés du naufrage, se mirent à aboyer avec force. Les naturels leur répondirent d'abord par des cris bruyans; puis ils s'accoutumèrent à la vue de ces animaux qui leur offraient un spectacle tout-à-fait nouveau, car ils ne connaissaient pas d'autres quatrupèdes que les rats.

Dès la première entrevue, il fut convenu que le frère du capitaine, Mathias Wilson, se rendrait auprès du roi de l'île avec quelques présens, tandis que les Anglais garderaient, comme ôtages, le frère du roi, Raa-Kook, un autre naturel et l'interprète. Le nombre de ces insulaires s'accrut encore le surlendemain par l'arrivée d'un autre frère du roi, Arra-Kooker, et d'un des fils du roi, venus dans des pirogues chargées d'ignames et de noix de cocos qu'ils offrirent au capitaine. Le fils du roi portait un message du monarque, ainsi conçu : « Le roi voyait avec plaisir les Anglais dans ses États, et leur faisait savoir qu'ils avaient pleine permission de construire un vaisseau dans l'île où ils étaient; qu'ils pouvaient même venir le construire dans l'île où il résidait et sous sa protection immédiate. »

Peu de temps après, Mathias Wilson reparut; il avait eu de grandes inquiétudes, mais l'événement prouva qu'elles étaient peu fondées. Le peuple de Pelew lui avait fait le plus gracieux accueil. Voici, du reste, son rapport :

« Lorsque le canot qui me portait approcha de l'île où le roi faisait sa résidence, le peuple sortit en foule des maisons pour me voir débarquer. Le frère du roi m'accompagnait, et me prit par la main pour me conduire de cet endroit du débarquement à la ville. On avait étendu une natte sur un pavé de pierres carrées, où il me fit signe de m'asseoir. J'obéis, et le roi ne tarda pas à paraître. Averti par son frère, je me levai pour le saluer à la manière des Orientaux, en portant la main à mon front et en m'inclinant en avant; mais il ne parut pas y faire attention.

» Après cette cérémonie, j'offris au roi les présens dont mon frère m'avait chargé pour lui: il les reçut très-gracieusement. Alors Arra-Kooker parla avec lui quelque temps; je présumai

3. Camp retranché du Capitaine Wilson à Pelew.

4. Luei, une des Femmes d'Abba-Tulla.

que c'était pour l'instruire de notre désastre. Après cet entretien, le roi mangea un peu de sucre candi, qui lui sembla bon, et en distribua à chaque chef. Aussitôt, il ordonna d'emporter les présens chez lui, et fit venir des rafraîchissemens dans une noix de cocotier, consistant en eau chaude qu'on édulcora avec une espèce de mélasse. Après qu'il en eut goûté, il dit à un jeune homme qui était à côté de lui de monter sur un cocotier pour y cueillir des noix fraîches. Il en prit une, en ôta la coque, en goûta le lait, et la donna au jeune naturel pour me la présenter, me faisant signe de la lui renvoyer lorsque j'en aurais bu; après quoi, il cassa la noix en deux, en mangea un peu, et me la renvoya aussi pour en manger.

» Je fus alors entouré d'une foule d'individus des deux sexes; le roi eut une longue conversation avec son frère et les chefs qui se trouvaient présens. Leurs regards, qui s'arrêtaient souvent sur moi, me firent comprendre que j'en étais le sujet. J'ôtai mon chapeau par hasard, ce qui causa la plus grande surprise à toute l'assemblée. Je m'en aperçus; aussitôt je déboutonnai ma veste, et déchaussai mes souliers, pour leur montrer qu'ils ne faisaient point partie de mon corps, car je crus que ce fut leur première idée. En effet, aussitôt qu'ils furent désabusés à cet égard, ils vinrent plus près de moi, me palpèrent, et portèrent même leurs mains sur ma poitrine, pour me tâter la peau.

» Déjà il commençait à faire nuit: le roi, son frère, plusieurs autres personnes et moi, nous nous retirâmes dans une maison où l'on avait servi, pour souper, des ignames cuites dans l'eau. La table était un tabouret garni tout autour d'un banc de trois à quatre pouces de haut. Il y avait dans un plateau de bois une espèce de poudding fait aussi d'ignames bouillies, écrasées et battues ensemble, comme nous arrangeons les pommes de terre. J'y vis en outre quelques coquillages, mais je n'en pus reconnaître les espèces.

» Après souper, on me conduisit dans une autre maison, à quelque distance de la première. J'y trouvai cinquante personnes des deux sexes. J'y fus mené par une femme, qui, aussitôt que j'entrai, me fit signe de m'asseoir ou de me coucher sur une natte étendue pour moi sur l'aire de la pièce; autant que je le compris, c'était dans cet endroit que je devais dormir. Lorsque le reste de la compagnie eut satisfait sa curiosité, en me considérant de la tête aux pieds, chacun s'alla coucher; je m'étendis sur la natte, et j'en plaçai sur moi une seconde, que je présumai avoir été mise à côté de moi pour cet effet. Mon oreiller fut un billot; c'est le seul dont se servent ces insulaires.

» Quoiqu'il me fût impossible de sommeiller, je demeurai tranquille. Assez long-temps après que tout était devenu silencieux, sept ou huit hommes se levèrent, et se mirent à faire deux grands feux à chaque bout de cette maison, qui n'était pas divisée par pièces, mais ne formait qu'une grande habitation. J'avoue que leur démarche m'effraya; je pensai qu'ils se disposaient à me rôtir, et qu'ils ne s'étaient couchés que pour me laisser endormir, et se saisir de moi dans cette situation.

» Quel que pût être l'événement, dans le danger dont je me voyais menacé de toutes parts, et qu'il m'était impossible d'éviter, je rappelai toutes mes forces, et me recommandai à l'Etre-Suprême, attendant ma destinée avec résignation. Mais quel fut mon étonnement lorsque je les vis, peu de temps après s'être chauffés, se couvrir de leurs nattes, et rester paisiblement couchés jusqu'au point du jour! Je me levai aussi à ce moment, et me promenai de tous côtés, au milieu de la foule qui m'environnait.

» Le frère du roi ne tarda pas à me rejoindre; il me mena dans plusieurs maisons où l'on m'offrit des ignames, des noix de cocotier et quelques petites friandises de leur façon: il me conduisit ensuite chez le roi son père, à qui je fis entendre, par gestes, que je désirais beaucoup retourner vers mon frère. Le roi me comprit très-bien, et me dit aussi par signes que les canots ne pouvaient se mettre en mer, à cause du vent et de la grosse mer. Pour me désigner le grand vent, il me montra, de la main, les astres, et souffla très-fort; quant à la violence des flots à laquelle les canots seraient exposés, il joignit les deux mains, puis, les élevant, il les renversa aussitôt; voulant par là indiquer que les canots pouvaient chavirer.

» J'employai le reste du jour à me promener dans l'île pour en examiner les productions; elles me parurent consister en ignames et en cocos; les naturels cultivaient les premières, avec le plus grand soin, dans de grandes plantations situées au milieu de terrains marécageux, comme on voit le riz dans l'Inde. Les cocotiers croissent près de leurs maisons, de même que le bétel, qu'ils mâchent comme du tabac. »

Dès le jour suivant, Abba-Thulle, que Keate nomme le roi de Pelew, bien qu'il ne fût que le chef d'une des îles de cet archipel, vint lui-même rendre visite à Wilson. En lui renouvelant ses offres de service, il lui dit que le lieu où il se

trouvait était insalubre, et que, sous tous les rapports, il aurait plus d'avantage à venir résider auprès de lui. Wilson, sans affecter de défiance, remercia le roi; mais il préféra rester sur le point où il était, calculant qu'il lui serait plus facile de se tenir en garde contre une surprise ou une trahison. Abba-Thulle, ce roi de Pelew, était complètement nu (Pl. LXIV — 2); il n'avait pas même au poignet la marque distinctive de son frère le général. Il portait sur l'épaule une hache en fer, tandis que toutes les autres n'étaient qu'en coquillages. D'après le désir qu'exprima le chef sauvage, Wilson fit faire devant lui l'exercice à feu par ses fusiliers, ce qui causa parmi les insulaires une surprise et une admiration indescriptibles. Ils sautaient, bondissaient, criaient, gesticulaient. Depuis ce moment, on vit leurs égards pour leurs hôtes aller toujours croissant, soit qu'un sentiment de crainte se fût mêlé à leur amitié, soit qu'ils les prissent pour des êtres surnaturels, doués d'une puissance supérieure. Ils savaient d'ailleurs faire la différence des Anglais et des Chinois, et ces derniers furent regardés par eux comme des individus d'une espèce subalterne, quand ils virent qu'ils n'étaient pas, comme les Anglais, habitués au maniement des armes à feu.

Lorsque le roi eut satisfait sa curiosité, il se retira avec les gens de sa suite sur une partie un peu éloignée de l'île, où il voulait passer la nuit. Quelques chefs restèrent auprès des Anglais avec plusieurs insulaires. Au moment où Wilson et ses marins allaient se coucher, on entendit ces sauvages entonner un chant aigre et perçant qui donna l'éveil aux naufragés : ils prirent ce chant soit pour un cri de guerre, soit pour un signal destiné à parvenir au roi et à ses guerriers. Chacun saisit ses armes, décidé à vendre chèrement sa vie; Wilson alla ensuite vers le lieu où campaient les naturels pour s'assurer de leurs dispositions. Là, il lui fut aisé de se convaincre que ces cris étaient une espèce de prélude à un chant national qu'ils se mirent à exécuter, mais d'une manière si bizarre et si bizarrement expliquée par le narrateur, qu'il faut recourir à son texte même pour en donner une idée :

« Lorsqu'ils furent d'accord, Raa-Kook présenta une ligne, ou plutôt une planchette, que prit un autre *rupack* (chef), assis à quelque distance. Celui-ci chanta un couplet, accompagné des autres insulaires, excepté de Raa-Kook et du jeune prince. Ils répétèrent deux fois le refrain, et les naturels qui étaient dans la tente voisine le répétèrent à leur tour en chœur. Raa-Kook présenta une autre planchette, avec laquelle ils chantèrent de la même manière, et l'on continua ainsi les dix ou douze couplets. Ils se parlaient dans les intervalles, et parurent faire entendre que les chanteurs n'avaient pas bien pris les différens tons.

» Lorsqu'ils eurent fini leurs chants, ils désirèrent entendre quelques chansons anglaises. On les satisfit sans délai. Le jeune Cobbledick en chanta plusieurs, dont ils furent charmés. Ce fut ainsi que se terminèrent nos craintes, et l'on ne douta plus que ces gens n'avaient eu intention que de s'amuser. Après ces chants, ils allèrent dormir; mais peu d'Anglais se remirent totalement de leur frayeur cette nuit; l'alarme leur avait donné de trop violens soupçons, pour qu'ils se rassurassent promptement. »

Abba-Thulle était alors en guerre avec un chef voisin; après s'être concerté avec ses frères, il calcula que l'assistance des Européens pourrait lui être d'un grand secours dans cette lutte. Toutefois, il n'osa d'abord s'en ouvrir à ses hôtes, craignant qu'ils n'y vissent une condition imposée à son hospitalité. Il ne le fit que timidement, et en demandant cinq ou six Anglais pour l'accompagner dans une expédition sur une île voisine. Sa prière ayant été favorablement accueillie, la joie fut grande parmi les insulaires. Le lendemain donc, cinq jeunes matelots alertes, vigoureux et bien armés, s'embarquèrent pour l'île Pelew, tandis que les autres s'occupaient, avec l'activité la plus grande, à la construction d'un petit schooner qui devait leur servir à reprendre le large (Pl. LXIV — 3).

Abba-Thulle avait promis de renvoyer ses auxiliaires le quatrième jour, et neuf jours s'étaient écoulés sans qu'on les vît reparaître. Leur absence commençait à inquiéter Wilson, quand, le 25 août, ils arrivèrent sous la conduite de Raa-Kook. Voici ce qu'ils racontèrent :

« Ils partirent le 17 pour se rendre à l'une des îles du roi, à six lieues environ de la calangue, vers le S. Ils y furent reçus et traités avec beaucoup d'amitié : ils y passèrent toute la nuit. Le lendemain, ils se rendirent à Pelew, lieu de la résidence du roi, à trois ou quatre milles de distance de l'endroit qu'ils quittaient. Ils y séjournèrent jusqu'au 21, le roi n'ayant pas encore pu rassembler tous ses canots; mais, le 22, à la pointe du jour, tous les canots se rangèrent avec leurs armes devant la maison du roi, qui les passa en revue. Ces armes étaient des traits de bambou de huit pieds de long, garnis au bout d'une pointe de bois de bétel barbelée. C'est avec ces traits qu'ils se battent de près; ils en

ORT de moins longs pour combattre de loin. Ils les lancent avec un court bâton d'environ deux pieds de longueur, sur lequel il y a une encoche pour recevoir la pointe du trait : ils portent la main à l'autre bout du trait, qui, étant de bambou, est élastique. Ils le courbent alors en raison de la distance à laquelle ils visent, et le laissent partir. En général, ces traits tombent perpendiculairement sur l'objet qu'ils doivent atteindre.

» Les Anglais qui étaient de cette expédition s'embarquèrent dans cinq canots différens, et tournèrent du côté de l'E., faisant environ dix à douze lieues pour rassembler des renforts de plusieurs villages qui étaient sous la domination du roi. A deux heures et demie de l'après-midi, on se trouva devant l'ennemi. Le roi avait alors une flottille de cent cinquante canots, portant plus de mille combattans. Nos gens ne purent savoir quelles étaient les forces de l'ennemi.

» Avant d'engager le combat, Raa-Kook s'approcha de la ville avec son canot, et parla quelque temps à l'ennemi. Il avait avec lui Thomas Dulton. On avait prévenu celui-ci de ne faire feu qu'à un certain signal qu'on devait lui donner. L'ennemi ayant entendu avec beaucoup d'indifférence ce que lui dit le général, celui-ci lança un trait qui fut renvoyé sur-le-champ. C'était là le signal dont on était convenu. Thomas Dulton fit feu aussitôt, et l'on vit tomber un homme. Cette mort surprit beaucoup les ennemis. Ceux qui étaient sur le rivage prirent la fuite; les autres qui étaient dans les canots se jetèrent à l'eau pour gagner la terre. On tira encore quelques coups de fusil, et la victoire fut assurée.

» Nos amis parurent très-satisfaits de cette déroute; mais ils n'en tirèrent d'autre avantage que celui de descendre à terre pour abattre quelques cocos et emporter des ignames. Après ce combat, ou plutôt cette déroute, la flotte revint chez nos insulaires. Le roi fut très-flatté de son triomphe. On s'arrêta dans différens endroits, où les femmes apportèrent des rafraîchissemens pour les troupes. Comme il était trop tard pour que chacun se retirât chez soi, la flotte se dispersa, vers huit heures du soir, dans diverses petites calangues où l'on passa la nuit.

» La matinée suivante, on prépara des divertissemens dans toutes les maisons voisines. A trois heures après midi, tout le monde se rembarqua, et l'on cingla vers Pelew, où l'on arriva sur les sept heures du soir.

» On y trouva aussi les femmes prêtes à recevoir les troupes, avec des noix de coco pleines de boissons agréables. Les Anglais, en abordant au rivage, firent une décharge de mousqueterie et poussèrent trois acclamations dont le roi fut très-content. Ils couchèrent là : on les avait engagés à y passer un jour et à différer leur départ pour leur île. Ce ne fut que réjouissances dans la ville; tout le jour se passa en plaisirs. Il y eut des danses et des chansons relatives aux circonstances. »

Le service signalé que les Anglais venaient de rendre aux insulaires resserra les nœuds d'amitié qui les unissaient les uns aux autres. Pour en donner un nouveau gage, Abba-Thulle fit dire à Wilson, par l'organe de son frère Raa-Kook, qu'il lui abandonnait l'île où il se trouvait en toute propriété; en même temps, il invitait le capitaine à se rendre auprès de lui, pour qu'il reçût les honneurs dus à son rang. Wilson refusa la seconde offre, mais accepta la première en faisant hisser au haut d'un mât le pavillon anglais, qu'il salua de trois décharges de mousqueterie. Ce fut alors, pour la première fois, que l'on sut le nom de l'île, *Oroulong*. Ne pouvant se rendre lui-même auprès du roi à cause de ses occupations, disait-il, il envoya deux de ses compagnons pour le féliciter de sa victoire. Il adjoignit à cette ambassade un Chinois qu'il chargea d'examiner avec soin le pays et ses productions pour savoir quelles étaient ses ressources commerciales et agricoles. Les envoyés anglais furent reçus avec distinction, bien traités et fêtés par toute la peuplade. Quant au Chinois, son rapport fut « que le pays était misérable; que le peuple y était très-pauvre; qu'il n'avait ni vêtemens, ni riz, ni cochons; mais des ignames, des petits poissons et des noix de cocos; que ne faisant aucun commerce, il n'avait guère de quoi manger. » Comme le brave Chinois ne s'était arrêté qu'au positif, le sentimental Keate le compare à un Hollandais qui ne calcule dans un pays que ce qu'il y a à gagner avec ses habitans.

A son tour, Wilson, suivi du médecin Sharp et de deux autres personnes, alla rendre visite à Abba-Thulle. Le dimanche 31 août, il s'embarqua pour Pelew, et arriva dans le débarcadère de cette île vers une heure de l'après-midi (PL. LXIV — 1). Raa-Kook conduisit les visiteurs dans une maison située sur la grève, et dans laquelle ils devaient attendre l'arrivée du roi. On servit des rafraîchissemens avec une certaine symétrie. On apporta d'abord une large soupière de bois, ayant la forme d'un oiseau, garnie d'écorce en dedans, et remplie d'une boisson sucrée; puis un cabaret peint, de deux pieds de hauteur environ, garni comme la sou-

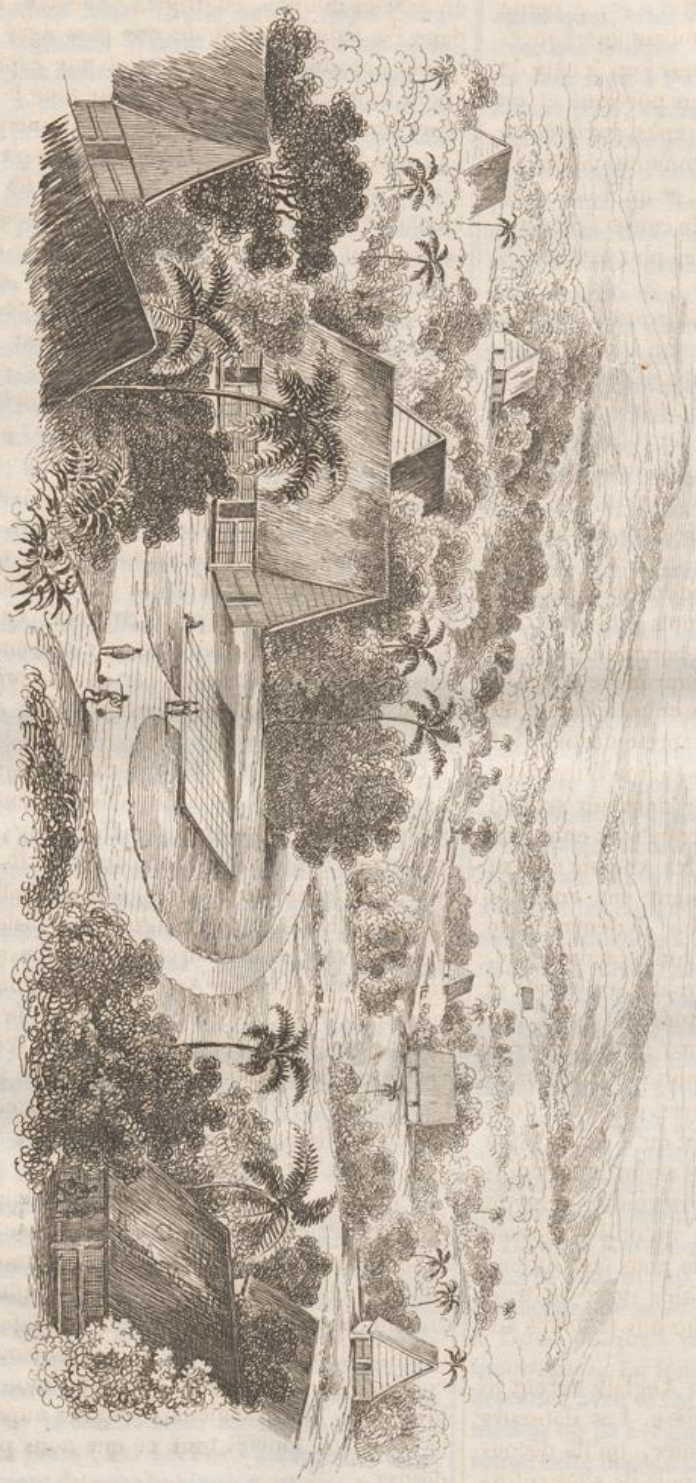
pière, et sur lequel on avait disposé des confitures et des oranges; enfin deux paniers, l'un rempli d'ignames, l'autre de noix de coco.

Cependant Abba-Thulle entra, reçut l'accolade du capitaine Wilson, et s'assit à ses côtés. Les Anglais étaient servis par un homme qui distribuait à chacun d'eux, par ordre du roi, sa part des provisions. Ensuite Wilson offrit à Abba-Thulle les présens qu'il avait apportés, des cercles de fer, des colliers en fil d'or et d'argent, attachés par un ruban à chaque bout. La maison était entourée de naturels qui examinaient les étrangers avec la plus grande curiosité. Un des compagnons de Wilson, nommé Devis, qui savait dessiner, ayant remarqué dans la foule une femme assez belle, se mit à faire son portrait; mais celle-ci, s'apercevant que l'étranger la regardait souvent en traçant quelque chose devant lui, se retira d'un air chagrin, sans que les instances des rupacks pussent la retenir. L'un d'eux ayant jeté les yeux sur le travail de Devis, en fut si content qu'il voulut le montrer au roi; et celui-ci, enchanté à son tour, témoigna le désir que Devis fît le portrait de deux de ses femmes, dont l'une se nommait Luoï (Pl. LXIV—4). On les fit venir, et d'abord elles se prêtèrent à poser d'un air riant et satisfait; mais quand elles virent que Devis ne cessait de tenir les yeux attachés sur elles, elles prirent un air inquiet et sérieux, et, sans les ordres formels du roi, elles seraient sorties. Enfin les portraits furent terminés et présentés au prince, qui en parut fort content. Quant aux deux modèles, elles retrouvèrent leur gaieté à l'aspect du dessin, et parurent honteuses des inquiétudes qu'elles avaient eues.

Abba-Thulle conduisit ensuite ses hôtes vers sa capitale, située sur un côteau couvert de bois, à trois cents toises du rivage. Au-delà du bois commençait une belle chaussée pavée, que bordaient plusieurs rangées d'arbres. Cette chaussée, aux approches de la ville, se divisait en deux chemins, l'un conduisant à un chantier de construction pour les pirogues, l'autre au lieu où l'on prenait les bains. Arrivés à la ville, que le narrateur appelle quelquefois *Pelew* et bien plus souvent *Pali* (sans dire pour quel motif), les Anglais entrèrent dans une grande place pavée, entourée de plusieurs maisons; puis ils gagnèrent un bâtiment situé au centre d'un des côtés de la place (Pl. LXV—1). Plusieurs femmes sortirent de cette habitation, et leur beauté, ainsi que leurs ornemens, firent conjecturer qu'elles étaient d'un rang distingué. Leur visage et leur poitrine étaient peints en jaune.

Introduits dans cette maison, les Anglais y furent suivis par les femmes qui leur distribuèrent des noix de coco et des boissons sucrées; après quoi, elles se remirent à tresser des nattes avec des feuilles, occupation la plus ordinaire de leur sexe à Pelew. Abba-Thulle installa ses hôtes; puis, après leur avoir dit que cette maison était la leur pendant tout leur séjour à Pelew, il prit congé d'eux pour aller au bain. Il était à peine parti que les Anglais reçurent un message de la reine, désireuse de les voir. Ils se rendirent auprès d'elle, précédés par Raa-Kook. La souveraine logeait dans une habitation retirée qu'entouraient des plantations de cocotiers. Devant la maison régnait une balustrade, sur laquelle plusieurs pigeons apprivoisés restaient attachés par la pate. Les pigeons sont des oiseaux très-rares à Pelew: les rupaks seuls et leurs familles ont le droit d'en manger. Quand la reine vit les Anglais près de sa case, elle ouvrit sa fenêtre, et, par l'organe de Raa-Kook, elle les pria de s'asseoir sur le pavé devant elle. Des esclaves survinrent alors avec des rafraîchissemens, tandis que la reine interrogeait son beau-frère le général sur le compte des étrangers. Comme preuve de considération, elle leur fit servir un pigeon grillé, en ayant soin de les prévenir que c'était le mets le plus recherché de l'île. Curieuse à l'excès, la princesse fit approcher de sa fenêtre quelques Anglais, et les pria d'ôter leurs habits pour qu'elle pût voir la couleur de leur peau. Enfin, après avoir satisfait sa curiosité, elle les congédia fort poliment. Alors le général conduisit ses hôtes dans sa maison, où de nouveaux rafraîchissemens et un nouveau pigeon grillé leur furent offerts. Raa-Kook était enchanté de voir les Anglais chez lui: sa famille, dans laquelle se trouvaient deux tout petits enfans, paraissait avoir le plus grand amour pour lui; et Raa-Kook semblait lui rendre toute cette affection: les petits enfans sautaient sur les genoux de leur père, qui les passait à ses hôtes pour que ceux-ci pussent les caresser à leur aise.

De chez Raa-Kook, les Anglais retournèrent dans la maison qui leur avait été assignée, et y passèrent une assez bonne nuit, grâce à des feux à l'aide desquels on chassa l'humidité et les moustiques. Le lendemain, ils furent conviés à déjeuner avec le roi. On les reconduisit dans la maison où ils avaient fait la veille leur visite à la reine; cette maison n'offrait qu'une grande pièce, dont le plancher n'était point parqueté comme c'est l'usage du pays, mais couvert de bambous proprement ajustés. A l'un des bouts de la salle était une pièce qu'aucune cloison ne séparait et



1. Place des Assemblées publiques à Pelew

de Sainson del.

VOYAGE

où les serviteurs faisaient la cuisine. A l'autre extrémité était une haute balustrade masquée par une grande natte qui pendait du haut en bas. On invita les Anglais à s'asseoir, et, à peine l'eurent-ils fait, que la natte tombant laissa apercevoir le roi et la reine accroupis l'un à côté de l'autre. Le déjeuner consista en poissons et en ignames bouillies. Pendant le repas, le roi montra à Wilson une pièce d'indienne que le Malais avait sauvée de son naufrage et qu'il lui avait donnée en cadeau. Abba-Thulle conservait cette étoffe comme une des choses les plus précieuses qui fussent au monde.

Dans l'après-midi, un grand conseil eut lieu en plein air, sur la place, et non loin du logement des Anglais. Plusieurs rupacks en faisaient partie, assis chacun sur une pierre placée près du bord extérieur de l'aire pavée. Le roi siégeait sur une pierre plus élevée que celle des autres rupacks, avec le bras appuyé sur une seconde pierre plus haute encore. Des rupacks inférieurs se tenaient derrière et debout. Dans ce conseil, chacun opinait à son tour, et les questions se décidaient à la majorité des voix. Les mots *Englis* et *Artingall* revinrent souvent à la bouche des membres délibérans, ce qui fit comprendre aux Anglais qu'il s'agissait d'eux. En effet, à l'issue du conseil, le roi, suivi de l'interprète malais, vint trouver les étrangers : il demanda à Wilson dix de ses hommes pour l'assister dans un second combat qu'il voulait livrer aux mêmes ennemis. A quoi Wilson répondit que les Anglais étaient ses amis, et qu'ils regardaient ses ennemis comme les leurs propres. Puis il demanda le motif de cette guerre. Abba-Thulle raconta que, dans une fête à Artingall, un de ses frères et deux de ses chefs avaient été tués, et qu'au lieu de faire justice de cet attentat, Artingall avait protégé les meurtriers. « Depuis lors, ajouta le roi, les deux îles sont en guerre. » Wilson consentit à sa demande, en disant qu'il désirait que l'on retînt ses gens à Pelew le moins long-temps qu'il serait possible. « Comment voulez-vous, dit alors affectueusement le roi, qu'on les renvoie au moment où ils viendront de nous être utiles? Laissez-moi les garder au moins deux ou trois jours pour les fêter, après que nos ennemis auront été vaincus. »

Le soir du même jour, les Anglais eurent le spectacle d'une danse guerrière. Les danseurs prirent des feuilles de bananier, qu'ils découpèrent en forme de rubans, puis ils s'en entortillèrent la tête, les poignets, la ceinture, les genoux et les chevilles des pieds. Ces feuilles, teintes en jaune et ainsi préparées, tranchaient d'une manière agréable avec la peau foncée des insulaires. Ils tenaient aussi à la main des faisceaux des mêmes feuilles; puis ils se formèrent en cercles doubles ou triples, tournant les uns dans les autres. Alors un des plus âgés de la bande entonna d'un ton grave une espèce de chant terminé par un refrain que tous les danseurs répétaient en chœur en continuant leurs figures. Dans cette danse, les naturels faisaient peu de gambades : seulement ils se balançaient de côté d'une certaine manière, en se baissant souvent et en chantant tous ensemble. En même temps, les cercles se rapprochaient, de manière à ce que les danseurs se trouvassent face à face, chacun élevant le faisceau de feuilles qu'il tenait à la main, et l'agitant contre celui de son voisin. Après cette passe, ils s'arrêtaient tout d'un coup et prononçaient le cri de *ououl!* Puis, on entonnait une nouvelle stance, et la danse se poursuivait ainsi jusqu'à la fin. Durant ce divertissement, on apporta pour les coryphées deux grands vases de boisson sucrée, que l'on présenta d'abord aux Anglais et aux principaux rupacks. Quand la danse fut terminée, les acteurs s'assirent, et la boisson leur fut distribuée par quatre personnes de distinction, comme l'indiquait l'os qu'elles portaient au poignet.

Ces fêtes et ces cérémonies durèrent jusqu'au 4 septembre, époque à laquelle Wilson et ses compagnons retournèrent à Oroulong, où les travaux se continuaient avec activité. Ils y reçurent, quelques jours après, une nouvelle visite d'Abba-Thulle, accompagné de plusieurs de ses officiers. Ces insulaires prirent plaisir à examiner les travaux des Anglais et à admirer leur industrie. Quand il retourna à Pelew, le roi emmena avec lui les dix auxiliaires que Wilson lui avait promis. Au bout de six jours, ces hommes furent de retour à Oroulong, et voici comment Mathias Wilson, frère du capitaine, raconte cette nouvelle campagne.

« La nuit où nous quittâmes Oroulong, nous vînmes à Pelew; le roi voulait continuer sa route sur-le-champ vers Artingall, mais le temps était très-humide. Nous lui fîmes observer que la pluie endommagerait nos armes; en conséquence, il remit le départ à la soirée suivante. Nous fûmes conduits dans la même maison où mon frère et le médecin Sharp avaient été régalés auparavant, et l'on nous fournit tout ce que nous pouvions désirer.

» Vers le soir du jour suivant, nous nous assemblâmes sur la chaussée, où se trouvèrent le roi, Raa-Kook, Arra-Kooker et les autres ru-

packs ou grands-officiers, nous nous rendîmes ensuite à bord des canots qui stationnaient pour nous recevoir. Nous fûmes suivis au rivage par une foule de vieillards, de femmes et d'enfans, qui paraissaient attirés par la curiosité et l'intérêt. Lorsque les canots quittèrent la terre, une conque se fit entendre pour annoncer notre départ. On dépêcha d'autres canots en différens endroits de l'île pour prendre des détachemens qui étaient répandus dans les criques les plus éloignées, et qui n'attendaient qu'un ordre du roi pour rejoindre.

» Après avoir reçu ces renforts, notre flottille était de plus de deux cents canots. Nous avançâmes pendant la nuit vers Artingall; mais on s'arrêta quelques heures avant l'aurore à une île dépendante des possessions d'Abba-Thulle, où l'on descendit sur une espèce de quai : on y dormit par terre environ trois heures. Alors on se rembarqua pour passer dans un vrai labyrinthe de petits rochers, et l'on arriva devant Artingall un peu avant la pointe du jour. On fit halte jusqu'au lever du soleil; les peuples de Pelew ne surprennent jamais leur ennemi et ne l'attaquent jamais dans l'obscurité.

» Déjà il faisait jour : un petit canot d'une construction très-légère, chargé seulement de huit hommes, s'avança pour sommer l'ennemi de venir, afin qu'on s'expliquât. Quatre hommes avaient dans les cheveux une plume blanche de l'oiseau du Tropique. Ceux qui étaient ornés de ces plumes faisaient les fonctions de nos hérauts; ils allaient ou faire des propositions, ou demander à être entendus sur les circonstances de la querelle, et pendant cet intervalle on suspendait les hostilités.

» Abba-Thulle avait d'abord fait savoir au roi d'Artingall qu'il viendrait sous peu de jours lui livrer bataille; aussi ce roi s'était-il préparé à l'événement. L'ennemi apercevant donc le signal par lequel on lui demandait une conférence, expédia un canot à Raa-Kook. Celui-ci le somma de souscrire à ce que lui proposait son frère en réparation de l'injure dont il avait à se plaindre. Le canot retourna vers le roi d'Artingall, et lui fit part des propositions du roi de Pelew; il refusa d'y souscrire, et sur sa réponse, Raa-Kook informa son frère que l'ennemi était disposé à l'attaque.

» Aussitôt Abba-Thulle fit sonner de la conque. Puis, se tenant debout dans sa pirogue, il agita son bâton dans l'air pour ordonner aux différentes escadres de se mettre en ordre de bataille.

» Cependant l'ennemi rassemblait ses canots tout près de terre, et faisait aussi sonner de la conque pour nous défier. Il paraissait décidé à ne pas quitter le rivage et à nous attendre. Les dix Anglais s'étaient placés dans plusieurs canots différens. Le roi en avait un dans le sien, et le général un autre. Les autres, armés chacun d'un mousquet, d'un sabre, d'une baïonnette, accompagnaient les divers rupacks. Il y avait plusieurs canots légers montés par quatre hommes portant des plumes blanches à leurs cheveux. Ces canots étaient sans cesse occupés à porter d'une division à l'autre les ordres du roi et du général aux autres chefs. Ils rendaient ces ordres avec une rapidité incroyable.

» Le roi voyant que l'ennemi était décidé à ne pas quitter sa position près du rivage, et sentant bien qu'il ne pouvait l'y attaquer avantageusement, envoya quelques-unes de ses pirogues porter l'ordre à une division de se cacher derrière un terrain élevé. Après ces dispositions, on se lança quelques traits de part et d'autre; la conque sonna, et le roi de Pelew fit semblant de fuir dans son canot. Il fut aussitôt suivi de ses gens, qui se retirèrent avec une précipitation apparente.

» Ce stratagème d'Abba-Thulle encouragea l'ennemi, qui, croyant que notre flotte était saisie d'une terreur panique, s'éloigna bientôt du rivage pour la poursuivre. La division qui était en embuscade ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'elle sortit à toutes rames, et se porta entre l'île et l'ennemi pour lui couper la retraite. Le roi, voyant le succès de sa ruse, revint à l'ennemi, et rangea sa flotte en ordre de bataille. Alors l'attaque devint générale; les traits volèrent avec la plus grande rapidité de part et d'autre. Les Anglais firent un feu continuel et tuèrent beaucoup de monde. Les ennemis en désordre restaient confondus à la vue de leurs guerriers qui tombaient sans qu'on aperçût le coup dont ils étaient frappés. Ils voyaient bien qu'ils étaient percés, mais ils cherchaient en vain l'arme qui avait fait la blessure, et ne pouvaient concevoir par quels moyens ces combattans étaient à l'instant privés de la vie.

» En général, ces insulaires n'ont dans chaque canot qu'un guerrier, les autres n'y sont que pour ramer ou diriger les mouvemens. Le feu des mousquets n'eut pas plutôt déconcerté les guerriers d'Artingall, qu'il en résulta un effet tout contraire chez ceux de Pelew. Au moment même où le bruit des armes se fit entendre, ceux-ci se levèrent tous dans leurs canots, firent retentir l'air de leurs clameurs, et augmentèrent encore la terreur de l'ennemi. Enfin les troupes

d'Artingall, ne se trouvant pas en état de tenir contre une si terrible attaque, prirent la fuite.

» La division postée entre elles et leur île, les attaquant en queue, les arrêta long-temps dans leur retraite ; mais comme elle n'était pas d'égale force à l'ennemi, celui-ci parvint à regagner le rivage.

» On ne prit que six canots et neuf hommes, ce qui fut regardé comme un grand succès, car ces insulaires font rarement des prisonniers. Les vaincus s'efforcent toujours d'emporter leurs morts ou leurs blessés, de peur que l'ennemi n'en expose publiquement les corps.

» Notre flotte se promena en triomphe autour de l'île d'Artingall, et sonna de la conque pour défier l'ennemi, sur lequel on tirait même lorsqu'il paraissait à la portée du mousquet. L'action ne dura pas plus de trois heures ; on fit encore inutilement plusieurs mouvemens le long des côtes, pour attirer l'ennemi à un nouveau combat. Alors Abba-Thulle ordonna aux canots de se disposer au départ, ce qu'on fit promptement, et nous retournâmes du côté de Pelew.

» Les neuf prisonniers que nous avions étaient tous blessés. Quelque vives que fussent nos instances pour empêcher qu'on ne les mît à mort, on ne voulut rien entendre en leur faveur, et ils furent cruellement massacrés sur-le-champ. Afin de justifier ce procédé, qui nous paraissait si opposé à l'humanité ordinaire des habitans de Pelew, ils nous représentèrent qu'ils étaient forcés d'en agir ainsi pour leur propre sûreté. Ils nous assurèrent qu'ils épargnaient autrefois les prisonniers, en les gardant comme esclaves, mais que ceux-ci trouvaient toujours le moyen de retourner dans leur pays, et qu'après avoir ainsi vécu parmi les habitans de Pelew, et bien connu les canaux et les criques de l'île, ils en profitaient pour y débarquer en secret et commettre d'affreuses déprédations ; qu'ainsi la conduite qui nous paraissait blâmable en eux devenait d'une nécessité absolue.

» Il se trouvait un rupack parmi ces prisonniers. Il avait au poignet un os que nos insulaires voulurent lui enlever ; mais, malgré leurs efforts, il défendit si courageusnment cette marque de sa dignité, qu'il ne la perdit qu'avec la vie. On le transporta à Pelew, et on lui coupa la tête, que l'on exposa sur un bambou devant la maison du roi.

» Le canot qui me ramenait de cette expédition portait deux de ces prisonniers. L'un avait la cuisse cassée, l'autre était blessé de plusieurs coups de lance. Lorsque ces gens vont à la guerre, ils ont coutume de tresser leurs cheveux d'une manière qui leur est particulière, et ils les rassemblent sur le sommet de la tête. Dès qu'ils sont prisonniers, il les détachent et les laissent tomber en désordre sur le visage, attendant avec intrépidité le coup de la mort qu'ils sont sûrs de recevoir de leur vainqueur. Lorsque ces deux malheureux furent dans le canot où j'étais, et qu'ils eurent témoigné leur résignation à mourir, nos insulaires leur dirent de s'asseoir au fond du canot. Celui qui avait la cuisse cassée le fit avec douceur ; mais l'autre montrant de la résistance et semblant provoquer sa destinée par son opiniâtreté, un des naturels saisit sur le-champ ma baïonnette et la lui plongea dans le sein. Quoique cet infortuné luttât long-temps contre la mort et répandît beaucoup de sang, il ne poussa ni plainte ni soupir.

» M. Benger, par ses pressantes sollicitations, avait, pendant deux lieues, conservé la vie à un prisonnier blessé ; mais un des sujets du roi, blessé lui-même par l'ennemi, apercevant ce malheureux, prit le poignard du Malais Sougel, et l'en perça sur-le-champ, sans que M. Benger s'en aperçût. Ce natif d'Artingall qui, pour la première fois de sa vie, voyait un homme blanc, se soumit courageusement à son sort ; ses derniers regards furent constamment fixés sur l'Anglais ; il paraissait surtout frappé, en mourant, de la couleur de son ennemi, vraiment nouvelle pour lui.

» Abba-Thulle, en retournant à Pelew, s'arrêta dans plusieurs petites îles, que nous présumâmes être sous sa dépendance ou appartenir à ses alliés. Il y fit exposer publiquement les cadavres de ses prisonniers. Le peuple de ces différentes îles se réjouit beaucoup de sa victoire, et apprêta des rafraîchissemens. Nous ne pûmes évaluer la perte de l'ennemi ; mais il est certain qu'elle fut considérable. Le roi eut quelques blessés de son côté ; il ne mourut toutefois aucun de ses gens.

» La nuit avait précédé notre arrivée à Pelew. Dès que nous en fûmes proches, la conque sonna pour annoncer le retour du roi. A peine fûmes-nous descendus sur le quai d'où nous étions partis, que le peuple vint en foule nous recevoir avec des rafraîchissemens. Nous nous arrêtâmes jusqu'à ce que tout le monde qui restait fût descendu et réuni ; car plusieurs canots de la flotte s'étaient arrêtés pendant la route. Enfin nous entrâmes dans Pelew, où l'on chanta et dansa une partie de la nuit ; les naturels nous attribuaient le succès de cette journée, et répétaient même souvent dans leurs chants le mot *Englis*.

Ils exposèrent les cadavres de leurs prisonniers pendant huit jours; puis, infectés par le mauvais air, ils les brûlèrent ou les jetèrent à la mer. »

Enorgueilli par ces succès et par l'assistance de ses puissans alliés, le brave Abba-Thulle voulut en profiter pour dompter le peuple d'Artingall. En conséquence, il demanda de nouveau à Wilson, quelques jours après, quinze hommes et un pierrier pour une troisième campagne. Après avoir opposé quelques difficultés, Wilson accorda dix hommes et le pierrier, mais à la condition expresse que les prisonniers seraient désormais remis aux Anglais, pour qu'ils en disposassent comme ils le jugeraient à propos. Cette nouvelle escadre quitta Oroulong le 29 septembre et fut de retour le 7 octobre. Mathias Wilson, l'historiographe obligé de ces guerres, raconte celle-ci comme il suit:

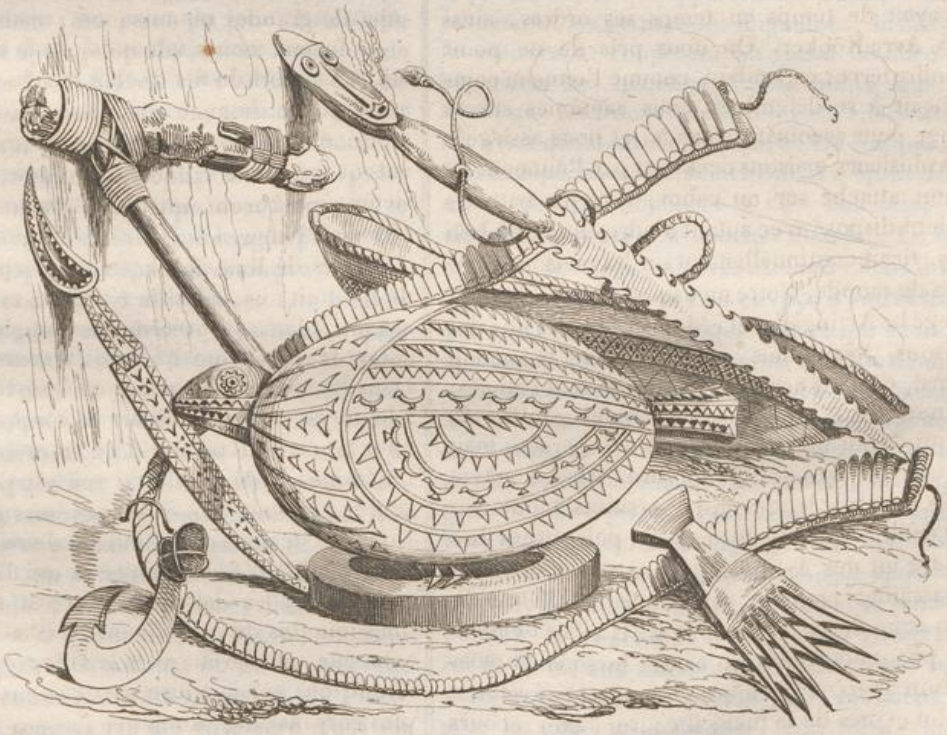
« L'équipage était à peu près le même que dans la seconde expedition, si ce n'est que le nombre des canots était beaucoup plus considérable. Quand nous abordâmes à Artingall, on ne voyait aucun canot, quoique, selon l'usage, l'ennemi fût averti de l'attaque. Les soldats de Pelew, dans le dessein de provoquer l'ennemi, descendirent à terre et s'eloignèrent un peu du rivage. Raa-Kook avait pris le commandement et les conduisait: le roi, resté dans son canot, lui envoyait de temps en temps ses ordres, ainsi qu'à Arra-Kooker. On nous pria de ne point prendre terre; cependant, comme l'ennemi commençait à se défendre, nous sautâmes sur le rivage pour secourir nos amis, et nous assiégeâmes plusieurs maisons occupées par l'ennemi. Le canon attaché sur un canot, que les naturels avaient disposé avec autant d'adresse que de bon sens, tirait continuellement sur les maisons remplies de monde. Notre mousqueterie eut bientôt délogé les Artingalls, et réduit en cendres une des maisons. Néanmoins, ils nous firent beaucoup de mal, en nous accablant d'une grêle de lances. De notre côté, nous faisions un feu continuel, ce qui devait non-seulement les disperser, mais en tuer un très-grand nombre. Arra-Kooker, après les avoir long-temps poursuivis, monta sur une colline opposée aux canots; puis voyant descendre un des Artingalls, il se cacha dans des broussailles pour le surprendre et l'étourdir d'un coup de son épée de bois. Il allait l'emmener prisonnier dans son canot, lorsque Thomas Wilson aperçut quelques ennemis se précipiter sur lui et près de le tuer; il courut à son secours et pointa le canon sur eux. Les Artingalls effrayés prirent aussitôt la fuite. Cette circonstance fut d'autant plus heureuse, que Thomas Wilson avait épuisé toutes ses munitions, et n'avait pas même, dans ce moment, de quoi charger son mousquet.

» Les naturels d'Artingall se comportèrent bravement dans cette action: ils défendirent la maison incendiée, et ne la quittèrent que lorsqu'elle menaça de les écraser par sa chute. Un soldat de Pelew montra aussi un courage extraordinaire: il courut à la maison tandis qu'elle brûlait encore, saisit un brandon, et le portant à une autre maison où les ennemis s'étaient réfugiés, il y mit le feu; elle devint dans peu la proie des matières combustibles qui y étaient renfermées. Cet homme, après avoir exécuté une entreprise aussi hardie, eut le bonheur de retourner vers ses compatriotes. Le roi récompensa publiquement sa valeur, en lui mettant de sa propre main un anneau à l'oreille, et en lui donnant le grade de rupack inférieur à son retour à Pelew.

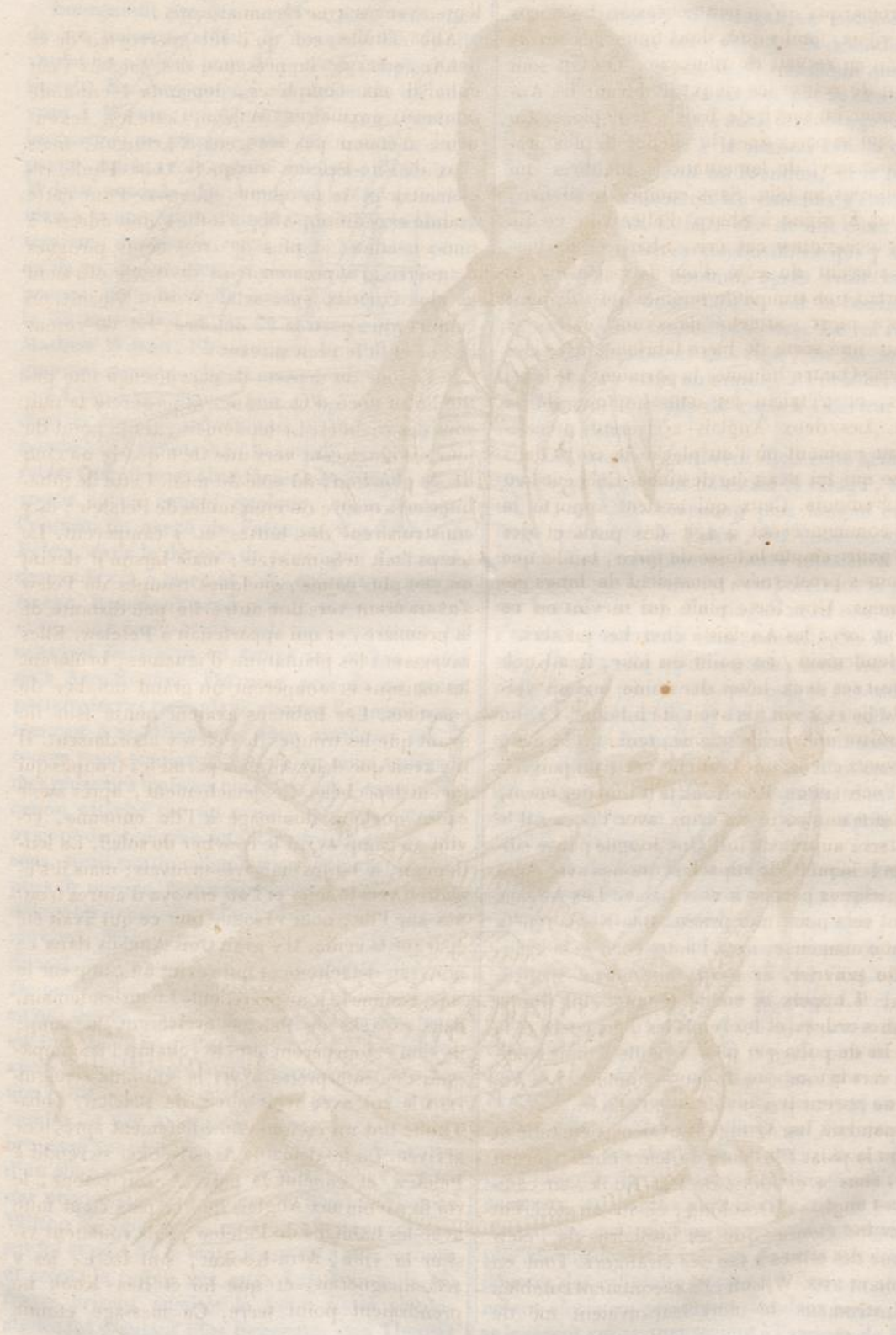
» Les ennemis perdirent dans cette action six canots qu'ils avaient hâlés sur le rivage, et leur digue, qui était beaucoup plus longue et plus large que celle de Pelew, fut entièrement détruite. Les vainqueurs, outre plusieurs dommages causés à l'ennemi, emportèrent la pierre sur laquelle le roi d'Artingall avait coutume de s'asseoir pour tenir son conseil. On fit à ce sujet de grandes réjouissances; mais les transports furent moins vifs qu'après la seconde bataille. La mort du fils de Raa-Kook et celle d'un autre jeune homme distingué diminuaient la gloire de ce dernier triomphe; d'ailleurs il y eut quarante ou cinquante blessés, dont plusieurs moururent quelques jours après leur arrivée à Pelew. »

Le fils de Raa-Kook était un jeune homme de dix-huit ans, aussi brave que son père, déjà atteint, dans la précédente campagne, d'un coup de lance qui lui avait traversé le pied. Dans le dernier combat, une flèche l'avait percé à la gorge et l'avait tué sur le coup. Le chirurgien Sharp fut témoin de la cérémonie de ses funérailles. Ignorant qu'il n'y eût plus de ressource, il était allé offrir ses services à Raa-Kook. Il le trouva au milieu de vingt-un rupacks, alliés d'Abba-Thulle et qui l'avaient secondé dans les dernières guerres. Après quelques minutes de recueillement, Raa-Kook sortit avec eux, et marcha vers la ville, où ils s'arrêtèrent tous sur une aire pavée et environnée de plusieurs maisons. Au milieu de cette aire étaient déposés des rafraîchissemens; à l'entour se tenaient plusieurs personnes des deux sexes, qui se levèrent respectueusement à l'arrivée de Raa-

2. Le-boa, Fils d'Abba-Tulle Roi de Pelew.



3. Coffre, Panier, Hache, Peigne, Poignards, Hameçon, Ceinture, de Pelew.



Kook et des rupacks. Une fois que tout le monde fut assis, des serviteurs offrirent les provisions, d'abord au général, ensuite à ses hôtes, enfin aux assistans; après quoi les femmes se retirèrent. Sharp remarqua qu'en cette occasion les cocos étaient vieux, tandis que, dans toutes les autres fêtes, on en servait de nouveaux. On eut soin pourtant de retirer les vieux de devant les Anglais, pour en servir de frais à leur place. Ce repas, qui se passa dans le silence le plus profond, fut suivi de lamentations lugubres qui s'entendirent au loin. Sans rompre le silence, Raa-Kook fit signe à Sharp d'aller voir ce qui pouvait occasioner ces cris. Sharp et le bosseman allèrent du côté d'où ils partaient, et aperçurent une troupe de femmes qui suivaient un corps mort, attaché dans une natte, et placé sur une sorte de bière fabriquée avec des bambous. Quatre hommes la portaient sur leurs épaules, et c'étaient les seuls hommes de la troupe. Les deux Anglais arrivèrent précisément au moment où l'on plaçait le corps dans la fosse qui lui avait été destinée. Cela eut lieu sans cérémonie. Ceux qui avaient apporté le corps commencèrent à agir des pieds et des mains pour remplir la fosse de terre, tandis que les femmes prosternées poussaient de longs gémissemens. Une forte pluie qui survint en ce moment força les Anglais à chercher un abri.

Le lendemain, au point du jour, Raa-Kook conduisit ses deux hôtes dans une maison voisine du lieu où son fils avait été inhumé. Là, on vit paraître une vieille femme, tenant à la main deux vieux cocos, une branche verte de poivrier et de l'ocre rouge. Raa-Kook prit l'un des cocos, et, faisant une sorte de croix avec l'ocre, il le mit à terre auprès de lui. Une longue pause suivit, après laquelle le rupack prononça avec émotion quelques paroles à voix basse. Les Anglais prirent cela pour une prière. Raa-Kook répéta la même manœuvre avec l'autre coco et la branche de poivrier, et garda un morne silence. Enfin, il appela la vieille femme, lui donna quelques ordres, et lui remit les deux cocos et la branche de poivrier; puis la vieille femme se dirigea vers le tombeau du jeune homme. Les Anglais ne purent pas savoir ce qu'elle fit.

Cependant les Artingalls avaient demandé et obtenu la paix. Plusieurs de leurs chefs vinrent alors, sous la conduite de Raa-Kook, au campement anglais d'Oroulong, où ils ne restèrent pas moins étonnés que les insulaires de Pelew à la vue des armes à feu des étrangers. Tout en déjeunant avec Wilson, ils racontaient combien ces instrumens de mort leur avaient tué de monde dans les diverses rencontres; mais ils ne semblaient, en aucune manière, garder rancune aux Anglais. Au contraire, ils leur serraient la main d'une manière fort amicale, et recevaient leurs avances avec reconnaissance.

Abba-Thulle, soit qu'il fût guerroyeur de sa nature, soit que la présence des Anglais l'eût enhardi aux conquêtes, demanda bientôt de nouveaux auxiliaires à Wilson. Cette fois, les ennemis n'étaient pas les gens d'Artingall, mais ceux de l'île Pelelew auxquels Abba-Thulle réclamait deux Malais retenus chez eux. Pour cette grande expédition, Abba-Thulle s'était adressé à tous ses alliés, et plus de trois cents pirogues de guerre groupées en trois divisions offraient le plus curieux spectacle. Wilson fournit un renfort qui, parti le 27 octobre, fut de retour le 31, et fit le récit suivant :

« Le jour du départ, ils parvinrent à une petite île au nord d'Oroulong, et passèrent la nuit sous des rochers. Le lendemain, dès le point du jour, ils cinglèrent vers une île à quatre ou cinq lieues plus loin, du côté du midi. Cette île inhabitée est à quatre ou cinq milles de Pelelew; ils y construisirent des huttes et y campèrent. Le temps était très-mauvais; mais lorsqu'il devint un peu plus calme, quelques troupes de Pelew s'avancèrent vers une autre île peu distante de la première, et qui appartenait à Pelelew. Elles ravagèrent les plantations d'ignames, brûlèrent les maisons et coupèrent un grand nombre de cocotiers. Les habitans avaient quitté leur île avant que les troupes de Pelew y abordassent. Il n'y avait que deux Anglais parmi les troupes qui furent dépêchées. Ce détachement, après avoir causé quelque dommage à l'île ennemie, revint au camp avant le coucher du soleil. Le lendemain, le temps était très-mauvais; mais il s'éclaircit vers le soir, et l'on envoya d'autres troupes sur l'île, pour ravager tout ce qui avait été épargné la veille. Il y avait trois Anglais dans ce nouveau détachement qui revint au camp sur le soir, comme le jour précédent. Le surlendemain, deux rupacks de Pelelew arrivèrent au camp; ils s'en retournèrent sur-le-champ, accompagnés des interprètes. Vers le soir, ils rejoignirent le roi avec trois chefs de Pelelew. Abba-Thulle tint un conseil immédiatement après leur arrivée. Le lendemain, Arra-Kooker se rendit à Pelelew et conclut la paix. A son retour, le roi fit savoir aux Anglais que la paix étant faite avec les habitans de Pelelew, s'ils voulaient visiter la ville, Arra-Kooker, son frère, les y accompagnerait, et que lui et Raa-Kook ne prendraient point terre. Ce message étonna

un peu les Anglais; mais l'interprète dissipa bientôt leur surprise. Il leur apprit qu'aucun rupack d'un rang supérieur à Arra-Kooker ne pouvait aller à Pelelew dans la situation actuelle des choses, parce que le roi ferait un trop grand honneur à la ville, soit en y allant lui-même, soit en y envoyant la personne qui tenait le premier rang après lui. Après cette explication, les Anglais acceptèrent l'offre du roi, et visitèrent Pelelew; mais ils convinrent entre eux de prendre leurs armes, et de se tenir ensemble lorsqu'ils seraient débarqués, de crainte de quelque surprise; car la paix venant d'être conclue tout récemment, les naturels pouvaient avoir quelque méfiance de ces étrangers. Quoi qu'il en soit, ils reçurent un accueil très-amical de la part des habitans, qui, selon la coutume du pays, leur offrirent tous les rafraîchissemens ordinaires. Ils rapportèrent que la ville était défendue par un rempart jeté sur la chaussée qui conduit à Pelelew; que ce rempart avait dix à douze pieds de hauteur; qu'il y avait un banc élevé dans l'intérieur, sur lequel les habitans pouvaient se tenir et jeter des lances à leurs ennemis; que l'eau était fort basse près de la ville, et que, par conséquent, les canots naviguaient très-difficilement : c'est ce qui empêche les habitans de Pelelew, quoique très-nombreux, d'avoir beaucoup de pirogues. Leur manière de fortifier ainsi l'entrée de leur ville prouve que, lorsqu'ils sont en guerre avec les îles voisines, ils se fient plus sur leurs forces naturelles que sur leurs forces navales.

» Après la conclusion de la paix, Abba-Thulle revint à Pelew. Le roi de Pelelew, son frère, l'accompagna dans un de ses propres canots, ayant dix femmes à sa suite. Était-ce une humiliation exigée par Abba-Thulle? Était-ce un témoignage public de confiance et d'amitié après la paix? C'est ce que les Anglais ne purent comprendre. Mais il est certain que ces femmes ne retournèrent jamais à Pelelew avec leur roi; car, quelque temps après, Abba-Thulle en amena deux à Oroulong. Venaient-elles comme amies ou comme ôtages? Ce fut encore un problème pour nos compatriotes. Quant aux deux Malais, ils furent donnés au roi. Il est probable que Sougel, le Malais favori, avait sollicité le prince à demander ses deux compatriotes au roi de Pelelew, et que celui-ci, en refusant de les donner, avait porté Abba-Thulle à lui faire la guerre; en effet, ils semblaient, dans cette dernière expédition, avoir montré un ressentiment que l'on n'avait point remarqué dans leurs autres débats. Avant midi, Raa-Kook vint à Oroulong avec tous ses gens. Nos compatriotes vantèrent beaucoup l'île de Pelelew; ils avaient observé qu'elle paraissait fertile, qu'elle était peu montagneuse, que les maisons étaient plus grandes et mieux bâties qu'à Pelew, qu'elle abondait en cocotiers et autres arbres. Les habitans leur avaient paru doux, hospitaliers; ils en reçurent mille témoignages d'affection, quoiqu'ils fussent venus chez eux comme des alliés formidables de leur ennemi. »

Au milieu de tous ces incidens, la construction du petit navire avait été poussée avec la plus grande vigueur; et, le dimanche 9 novembre 1783, il fut lancé à la mer en présence du roi, de ses chefs et d'une foule d'insulaires émerveillés de ce spectacle. Suivant le vœu d'Abba-Thulle, le navire fut nommé *l'Oroulong*. On le gréa ensuite; on le pourvut des vivres nécessaires, que la générosité des indigènes fournit en abondance.

Mais, avant le départ, le brave Abba-Thulle voulut, à toute force, conférer à son ami Wilson *l'ordre de l'os*, et le nommer rupack de premier rang. Le roi fit d'abord part de son désir au capitaine; puis, celui-ci ayant accepté, Abba-Thulle et ses rupacks se retirèrent à l'écart, et se placèrent à l'ombre de quelques arbres. Wilson fut prié de s'asseoir à une petite distance. Alors Abba-Thulle donna l'os à Raa Kook, qui, avant de le remettre au capitaine, voulut s'assurer de quelle main il se servait le plus habituellement, et, pour cela, lui donna une pierre à lancer. Ayant vu qu'il se servait de la main droite, il pria Wilson de s'asseoir de nouveau, et essaya l'os à la main gauche. Comme l'os était trop étroit, il le lima jusqu'à ce qu'il fût suffisamment élargi. Raa-Kook attacha ensuite une corde à chacun des doigts de la main gauche du capitaine, et lui frotta la main avec de l'huile. Pour faciliter l'opération, le premier ministre tenait le récipiendaire par les épaules, tandis que Raa-Kook, ayant passé les différentes cordes dans l'os, s'efforçait, avec l'aide d'un autre rupack, à y faire entrer la main du capitaine. Raa-Kook s'y prenait de toutes les façons, pressant, pétrissant la main de Wilson, pour que l'os passât par-dessus les jointures. Le plus grand silence était observé, tant de la part des rupacks que de celle des spectateurs. Le roi seul indiqua par un mot la manière dont on pourrait faciliter le succès de l'opération. Lorsque la main fut enfin passée au travers de l'os, Abba-Thulle s'adressant au capitaine, lui dit qu'il fallait frotter et nettoyer cet os tous les jours, et le

conserver soigneusement comme la preuve du rang qu'il tenait parmi eux ; qu'il devait, en toute occasion, défendre avec courage cette marque de dignité, et ne pas souffrir qu'on l'arrachât de son bras autrement qu'avec sa vie. Après la cérémonie, tous les rupacks félicitèrent le capitaine sur son admission dans leur noble compagnie; les naturels d'un ordre inférieur se groupèrent autour de lui pour regarder l'os. Ils semblaient enchantés de voir son bras orné de cette distinction, et ils l'appelaient le rupack anglais.

Ce ne fut pas là la seule marque de confiance que le chef sauvage donna à Wilson ; il lui confia son second fils, nommé Li-Bou, , afin, disait-il, qu'il pût avoir l'avantage de se perfectionner par la société des Anglais, et apprendre une foule de choses qui, à son retour, pourraient être d'une grande utilité à son pays. Le capitaine fut très-flatté de cette preuve d'estime, et promit au roi de traiter le jeune prince comme son propre fils. Le généralissime Raa-Kook eut aussi la velléité de suivre les Anglais, et il en demanda la permission à son frère ; mais celui-ci refusa, en lui alléguant son titre de prince héréditaire, et en lui représentant les inconvéniens qui pourraient résulter dans le pays si le roi venait à mourir pendant cette absence. A Pelew, en effet, l'autorité suprême se transmet du roi à ses frères; puis, à la mort du dernier de ceux-ci, elle retourne au fils aîné de la première branche, tandis que le frère puîné devient généralissime de l'armée. Raa-Kook fut obligé de se rendre à ces raisons. Un autre jeune homme paraissait aussi désirer de suivre les Anglais, dont il s'était plu à étudier les manières. Wilson en fit la demande au roi; mais ce jeune homme était son neveu, fils du frère tué à Artingall, et dont la mort avait occasioné les guerres récemment terminées. Abba-Thulle parut fort mécontent du projet de son neveu; il répondit à Wilson que ce jeune homme était un mauvais sujet, d'humeur inconstante et vagabonde, qu'il négligeait sa famille; que, pour contenter ses caprices, il avait deux ou trois fois changé de maison et de plantations. Le jeune homme vint lui-même pour présenter sa requête. Abba-Thulle lui répondit par un refus formel, et ajouta : « Vous êtes ingrat et négligent envers votre mère; vous avez pour épouses de bonnes et honnêtes femmes que vous traitez fort mal, ainsi que tous vos parens, ce qui vous attire le mépris général. Vous êtes honteux de votre conduite, et vous voudriez quitter votre famille. Vous n'aurez pas mon consentement. Je prie le capitaine de ne point vous soutenir dans ce projet. Restez chez vous, et que la honte et le remords vous corrigent. »

Du côté des Anglais, un individu nommé Madan Blanchart témoigna le désir de rester parmi les insulaires. Wilson résista d'abord et lui fit toutes les objections possibles; puis, le voyant résolu dans son projet, le capitaine céda, lui donna plusieurs objets nécessaires dans sa position, et d'excellens avis pour la conduite qu'il devait tenir. On n'a jamais su ce qu'était devenu cet homme.

Le 11 novembre au soir, Li-Bou arriva à Oroulong, et son père le présenta au capitaine et aux autres officiers. Ce jeune homme les aborda d'une manière si aisée et si affable. ses traits respiraient une gaieté si douce et une sensibilité si aimable, que tout le monde fut sur-le-champ prévenu en sa faveur (Pl. LXV — 4). On prit à lui un intérêt qui fut bien justifié, plus tard, par sa conduite et par son caractère. Après un long exorde sur la confiance qu'il avait dans le capitaine Wilson, Abba-Thulle termina sa recommandation à peu près en ces termes : « Je désire que vous appreniez à Li-Bou tout ce qu'il doit savoir, et que vous en fassiez un Anglais. J'ai souvent refléchi à ma séparation d'avec mon fils. Je sais que les pays éloignés qu'il va traverser différant beaucoup du sien, il doit être exposé à bien des dangers, à bien des maladies qui nous sont inconnues. Il peut mourir peut-être..... J'ai préparé mon ame à ce malheur..... Je sais que la mort est le destin inévitable de tous les hommes, et qu'il importe peu que mon fils la rencontre à Pelew ou partout ailleurs. Je suis persuadé, d'après l'idée que j'ai de votre humanité, que vous en aurez soin s'il est malade; et s'il vous arrivait quelque malheur que vous n'auriez pu prévenir, que cela ne vous empêche point, vous, votre père, votre fils, ou quelqu'un de vos compatriotes, de revenir ici. Je vous recevrai, ainsi que tous les vôtres, avec la même amitié, et j'aurai le même plaisir à vous revoir. »

L'Oroulong mit enfin à la voile le 12 novembre. Quoiqu'il eût été, par les soins d'Abba-Thulle, surchargé de provisions, au moment du départ il se vit encore entouré d'une multitude de pirogues pleines de naturels qui apportaient des présens, et suppliaient les Anglais de les accepter. Vainement leur disait-on que le navire était encombré, et qu'on n'y pouvait plus rien placer; ils s'obstinaient tous à faire agréer leur offrande, en criant : « Rien que cela de ma part! rien que cela pour l'amour de moi! » Ces cris répétés avec des gestes supplians et des

yeux en pleurs touchèrent vivement tout l'équipage. On accepta de ceux qui étaient le plus près quelques ignames et des cocos. Ceux qu'on fut forcé de remercier, désolés de ce refus, ramèrent en avant, et allèrent jeter leurs petits cadeaux dans la pinasse, ne sachant pas qu'elle devait retourner à terre avec Blanchart.

Le roi avait accompagné les Anglais dans le navire presque jusqu'au récif. Avant de faire approcher sa pirogue, il adressa ses derniers adieux à Li-Bou, et lui donna sa bénédiction, que le jeune homme reçut avec beaucoup d'attendrissement et de respect. Comme le capitaine Wilson était occupé à donner des ordres à ses gens, il attendit qu'il fût libre. Alors, s'avançant vers lui, il l'embrassa avec tendresse, serra la main à tous les officiers de la manière la plus cordiale, et leur dit : « Vous êtesheureux, parce que vous retournez dans votre patrie. Je suis également heureux de votre bonheur, mais pourtant bien malheureux de vous voir partir. » Souhaitant ensuite un bon voyage à tout le monde, il descendit dans sa pirogue. Presque tous les chefs venus à bord avec lui partirent en même temps, à l'exception de Raa-Kook et de quelques autres naturels qui voulaient suivre les Anglais au-delà du récif, et les voir hors de tout danger. Les naturels des canots qui entouraient celui du roi tenaient les yeux fixés sur le bâtiment, et leurs regards, plus expressifs qu'aucun langage, témoignaient des regrets de ces hommes bons et naïfs. Littéralement, les Anglais laissaient tout un peuple en larmes. Eux-mêmes étaient si fortement émus de cette scène, que lorsqu'Abba-Thulle et sa suite partirent pour retourner à Oroulong, ils purent à peine les saluer par trois cris. Tout l'équipage était plein de reconnaissance pour les services de ce bon roi, auquel il devait, en grande partie, sa délivrance. Quant à Raa-Kook, cet ami constant et dévoué des Anglais, il paraissait absorbé dans sa douleur. Le vaisseau était déjà loin de terre, quand il revint à lui-même et fit approcher ses canots pour s'en retourner. La pinasse étant alors près du navire, le capitaine et ses officiers se préparèrent à prendre congé du général ; mais celui-ci, au moment de la séparation, fut si vivement affecté que la voix lui manqua. Il ne put que serrer tendrement la main à ses amis, et portant la sienne sur son cœur, il montra que là était le chagrin que lui causait leur départ. Il appela Li-Bou par son nom, et lui adressa quelques paroles; puis, ne pouvant continuer, il alla vers sa pirogue, et sembla exprimer dans un dernier regard les sentimens douloureux dont son ame était remplie.

Wilson et ses compagnons eurent une heureuse traversée de Pelew à Macao, où ils arrivèrent le 30 novembre. Là Wilson s'embarqua pour l'Angleterre avec Li-Bou, et ils débarquèrent à Portsmouth le 14 juillet 1784. Nous ne suivrons pas le chevalier Keate dans le récit des petites anecdotes qui marquèrent le séjour du jeune Li-Bou en Angleterre. Il faut dire seulement que par la douceur de son caractère, la bonté de son cœur, le charme de ses manières, ce jeune homme sut captiver l'affection des personnes qui le virent. Keate, en ce qui le concerne, n'en parle qu'avec enthousiasme. Déjà Li-Bou avait appris à lire et à écrire, quand il fut atteint de la petite vérole qui l'emporta le 27 décembre 1784, à l'âge de vingt ans.

Pour compléter l'histoire du naufrage de *l'Antelope*, il suffit maintenant de résumer les observations recueillies par les Anglais durant leur séjour sur les îles Pelew.

Malgré toute sa puissance, Abba-Thulle n'était point souverain du groupe entier; les rupacks d'Emerings, d'Emmalagui, d'Artingall et d'autres îlots étaient indépendans dans leurs propres territoires. Abba-Thulle lui-même, dans l'exercice de son pouvoir, était obligé de convoquer le conseil des rupacks pour toutes les affaires importantes et de se conformer à l'avis de la majorité. Dans le cours ordinaire des choses, il tenait chaque après-midi une audience publique, dans laquelle il écoutait les réclamations de ses sujets, et prononçait sur les différends qui pouvaient survenir entre eux. Soit au conseil, soit ailleurs, tout message adressé au roi était d'abord confié à voix basse à un rupack subalterne, qui, à son tour, après une profonde révérence, le répétait à demi-voix à Abba-Thulle, en ayant soin de tenir son visage tourné de côté.

Après le roi Abba-Thulle, le personnage le plus important était Raa-Kook, son frère puîné, qui se trouvait à la fois généralissime de la force armée et prince héréditaire. C'était lui qui convoquait et commandait les rupacks, mais seulement en vertu des ordres du roi. A côté du roi, se tenait constamment un rupack qui se trouvait investi de fonctions particulières. Les Anglais ne découvrirent pas si son caractère était civil ou religieux. Seulement ils purent remarquer qu'il n'était nullement militaire, car il ne portait jamais d'armes. Ils l'avaient nommé le ministre, parce qu'il était toujours consulté le premier.

Les rupacks, qui composent la noblesse du pays,

1. Selkirk abandonné sur l'Ile Juan Fernandez.

2. Pleie Cumberland à Juan Fernandez.

de Sainson del.t

VOYAGE

se divisent en plusieurs classes distinguées par la forme de l'os qu'ils portent au poignet. Suivant Wilson, la dignité de plusieurs rupacks n'est point héréditaire, mais elle est conférée par le roi. Pendant leur séjour, les Anglais virent faire une promotion de rupacks après le second combat contre les naturels d'Artingall. Les principaux rupacks accompagnent le roi dans ses expéditions avec un certain nombre de pirogues armées, et ne peuvent s'en retourner chez eux qu'après en avoir obtenu la permission. Touchant leurs droits et leurs priviléges, la seule chose que l'on put constater d'une manière positive, c'est que tous les rupacks du premier ordre étaient appelés au conseil par Abba-Thulle, et qu'ils jouissaient d'une grande considération parmi le reste du peuple.

Les Anglais crurent remarquer que le roi était propriétaire de tout le sol, et qu'il ne restait aux habitans que le fruit de leur industrie. Chacun pouvait considérer comme sa propriété privée sa maison, sa pirogue et ses meubles; chacun jouissait également du terrain qui lui était accordé, tant qu'il l'occupait; mais lorsqu'il le quittait pour s'établir ailleurs, le fonds retournait au roi qui en disposait à son gré.

L'île Coror, dont Pelew était la capitale, était bien cultivée, et souvent ombragée par des arbres de différentes espèces. De ce nombre étaient le cocotier, le chou palmiste, l'aréquier, le carambolier, l'arbre à pain sauvage, le bananier, l'oranger, le limonier, l'*eugenia jambos*, etc. On y trouvait des cannes à sucre, des ignames et des plantes de *turmeric* qui leur fournissaient la couleur jaune dont ils aimaient à teindre leur peau.

Ces îles ne nourrissaient, dans la classe des quadrupèdes, que des rats d'un gris foncé. On y rencontra cependant deux ou trois chats maigres, qu'on supposa échappés au naufrage de quelque navire. Les Anglais y laissèrent deux chiens qui ne purent propager leur espèce, attendu que c'était deux mâles. Les coqs et les poules de l'espèce ordinaire abondaient dans les bois; mais les naturels ne faisaient aucun cas de leur chair avant l'arrivée des Anglais. Pourtant ils se plaisaient à humer les œufs, non quand ils étaient frais, mais lorsque le poulet commençait à s'y développer. Quant aux pigeons, ils allaient les chercher dans leurs nids, les nourrissaient d'ignames et les mangeaient ensuite comme le mets le plus exquis. Ils connaissaient diverses sortes de poissons, surtout le mulet gris et le chien de mer : ils pêchaient ce dernier à coups de dard, quand il venait s'engager dans les récifs, puis ils l'enveloppaient de cordes et l'emmenaient à la plage. Ils mangeaient aussi divers crustacés et la tortue qu'ils faisaient bouillir comme un mets recherché. Enfin ils se nourrissaient encore de moules, d'huîtres, de pétoncles et de chair de tridacne ou bénitier. Ils allaient plonger ce dernier coquillage jusqu'à trente ou quarante pieds de profondeur et se mettaient à deux pour le rapporter quand il était trop lourd.

Ils faisaient des confitures de trois espèces, la première et la plus usuelle avec des amandes de vieilles noix de cocos broyées, mêlées avec du sirop de palmier ou de canne à sucre, et tenues sur le feu jusqu'à ce qu'elles eussent pris une certaine consistance. Alors on les mettait en galettes qui devenaient si dures qu'on avait peine à les couper avec le couteau : les naturels les nommaient *outell*. La seconde espèce se faisait avec la même amende de coco, qu'on faisait bouillir sans la broyer, et qu'on mettait également en galettes. La troisième, qui était liquide, claire et transparente, se faisait avec une sorte de navet, et se servait dans des vases qui ressemblaient à des soupières. Enfin ils avaient une manière de préparer l'amande du coco avec une sorte de fruit, et d'en faire, avec du jus d'orange amère, une boisson qui avait l'apparence de lait caillé et de petit lait.

Ils faisaient bouillir simplement le poisson dans l'eau salée, et le mangeaient sans sauce : le mulet seul se mangeait tout cru, en ayant soin de l'exposer pendant une heure à l'ardeur du soleil après qu'il avait été vidé et écaillé. Jamais ils n'employaient ni sel ni autre assaisonnement. Leur boisson ordinaire était le lait de coco. Ils buvaient de l'eau fort rarement et très-peu de liqueurs. Dans leurs visites et leurs réjouissances, ils prenaient une espèce de sorbet.

Levés avec le jour, ces naturels, hommes et femmes, se rendaient sur-le-champ au bain; chaque sexe avait son local à part, et si un homme avait quelque affaire près du local des femmes, il était obligé de prévenir par un cri particulier. Si une voix de femme lui répondait, il fallait qu'il prît un autre chemin, ou qu'il attendît que les baigneuses fussent parties.

On déjeunait à huit heures, après quoi le roi et les chefs allaient au conseil, les hommes du peuple à leurs occupations. On dînait à midi et l'on soupait aussitôt que le soleil était couché; puis, deux heures après, on allait se coucher, si ce n'est les jours de fêtes où les danses publiques se prolongeaient bien avant dans la nuit.

La hauteur du soleil, aux diverses heures de

la journée, leur servait à mesurer le temps. L'année se divisait en deux saisons, l'une humide, l'autre sèche. Les naturels avaient quelques notions d'uranographie, et les étoiles avaient reçu des noms dans leur langue.

Ces îles parurent renfermer une population assez nombreuse. Wilson évalua à quatre mille le nombre des combattans qui firent la dernière campagne contre l'île Pelelew. Les maisons de Pelew sont soutenues sur des soubassemens en pierres de trois pieds de hauteur, et formées de charpentes en pièces de bois enchâssées et chevillées les unes avec les autres. Les parois sont remplies par des bambous et des feuilles de palmier, étroitement et artistement tissues. Les planchers sont presque tous en planches épaisses qui laissent entre elles des espaces de un ou deux pouces; quelquefois pourtant ils consistent en gros bambous, que l'usage rend fort glissans. Le foyer est placé au milieu de l'appartement, dans un espace rempli seulement de terre et de gravois; les feux qu'on y fait ne servent qu'à faire bouillir les ignames et à chasser l'humidité et les insectes. Les portes servent en même temps de fenêtres; elles sont munies d'un volet de bambous qui les garantit à la fois du vent et de la pluie. Le toit est recouvert de bambous et de feuilles de palmier. Informes dans leur structure, ces maisons ont quelquefois jusqu'à soixante ou quatre-vingts pieds de longueur; mais alors elles sont destinées aux réunions publiques. Dans les habitations particulières, on remarqua que les maîtres occupaient constamment un côté de l'appartement par rapport au foyer, et que les domestiques occupaient l'autre.

Leurs ustensiles consistent en corbeilles fabriquées avec des lanières de feuilles de bananier, et destinées à recevoir leur couteau, leur bétel et leur fil; en écuelles de bois, avec leurs couvercles, adroitement travaillées et garnies d'écorce en dedans; en nattes de bananier qui servent de lits; en haches de coquilles de tridacne, proprement ajustées à des manches de bois; enfin en coupes et en cuillères d'écaille de tortue. Les couteaux de prix sont en écaille d'huître perlière, bien aiguisés et polis en dehors. Les couteaux communs sont des morceaux d'écaille de moules ou de bambous aiguisés en tranchant. Leurs peignes sont en bois d'oranger; la poignée et les dents sont taillées dans le même morceau de bois (Pl. LXV — 3). Chaque individu porte toujours avec lui son panier de bétel; la chaux en poudre est contenue dans de petits étuis en bambou qui sont travaillés avec goût. Les hameçons sont en écaille de tortue. Le fil, les cordes et les filets sont en fibres de cocos. Leurs assiettes et leurs plats sont des feuilles de bananier. Les coques de noix de coco servent de vases à boire. Les naturels fabriquaient en outre des vases d'une forme ovale, en terre rougeâtre, pour y faire cuire leurs poissons. Pour aller puiser l'eau, ils se servaient, en guise de seaux, de gros bambous de cinq à six pouces de diamètre, garnis d'un petit robinet sur le côté.

Leurs armes étaient des lances en bambou, de dix ou douze pieds de long, munies d'une pointe de bois très-dur et barbelée; des dards également en bambou qu'ils lançaient jusqu'à cinquante et soixante pieds; des épées en bois dur, garnies de coquillages, et assez pesantes pour enfoncer le crâne d'un homme; enfin des dagues de trois pouces de long, faites avec un aiguillon de raie dentelé dans toute sa longueur, avec un fourreau de bambou et une poignée de forme bizarre.

Les pirogues sont faites avec des troncs d'arbres creusés, peintes en rouge en dedans et en dehors, et incrustées avec des coquilles. Dans les grandes occasions, la poupe et la proue sont ornées de diverses sortes de coquilles enfilées dans une corde et pendant en festons. Les plus petites ne portent que quatre ou cinq personnes; les plus grandes peuvent en contenir de vingt-cinq à trente. Elles ont des voiles en nattes; mais comme elles sont hors d'état de résister à une grosse mer, elles s'aventurent rarement au-delà de la chaîne des récifs, et même elles ne s'en approchent guère.

Les naturels de Pelew sont robustes, bien faits, d'une stature au-dessus de la moyenne. Leur peau est d'une couleur de cuivre bronzé; leurs cheveux sont longs et flottans, disposés à friser et formant de larges boucles autour de la tête. Certaines femmes, qui les avaient très-longs, les laissaient flotter sur leurs épaules. Les hommes allaient entièrement nus; les femmes portaient deux petits tabliers de dix pouces de hauteur sur sept de large, placés l'un devant, l'autre derrière. Ces tabliers ornés de longues franges étaient tissus avec les fils de la noix de coco, et teints en jaune de diverses nuances. Chez les femmes du commun, ce vêtement était attaché au milieu du corps par une simple corde, et, chez celles d'un rang distingué, par une sorte de lacet garni de grains.

Les hommes et les femmes sont couverts de tatouages (chez eux *molgoth*); mais ils ne subissent cette opération qu'à un certain âge : aucun

enfant ne portait cet ornement. Chez les femmes, les deux oreilles sont percées pour recevoir des feuilles ou des boucles en écailles de tortue; chez les hommes, l'oreille gauche est seule percée, encore y suspend-on rarement quelque parure. Dans les deux sexes, la cloison du nez est percée, et l'on y passe des fleurs d'une odeur agréable. A un certain âge, hommes et femmes se noircissent les dents, opération douloureuse qui fatigue beaucoup ceux qui la subissent. Li-Bou expliqua à Wilson que cette opération se faisait avec une pâte composée de diverses sortes d'herbes et de chaux qui s'applique tous les matins sur les dents. Le patient reste couché la tête sur le plancher, et salive toute la journée. Le soir seulement, quand la pâte est dissoute, on lui permet de manger un peu. Chaque jour, on recommence cette application, et le cinquième jour l'opération est complète.

Les individus des deux sexes sont fort adroits nageurs, et semblent aussi à l'aise dans l'eau que sur terre. Les hommes plongent à merveille, et vont chercher au fond de l'eau un objet, quelque petit qu'il soit.

Quoique libres de prendre autant de femmes que cela leur plaisait, les hommes n'en avaient d'ordinaire que deux. Raa-Kook pourtant en avait trois, Abba-Thulle cinq; chacune d'elles avait sa maison particulière. Les hommes paraissaient peu jaloux de leurs femmes, et leur laissaient une grande liberté. Cependant, un Anglais ayant voulu pousser la galanterie un peu loin près de la femme d'un rupack, fut averti poliment par Arra-Kooker que cela n'était pas convenable.

Les enfans reçoivent leur nom aussitôt après leur naissance et sans aucune cérémonie, à ce que l'on suppose. Une des femmes du roi ayant accouché pendant le séjour des Anglais, on nomma l'enfant *Captain*, pour faire honneur à Wilson. Quant aux funérailles, on a vu ce qu'en dit le docteur Sharp. Wilson fut aussi témoin des derniers devoirs rendus au jeune homme tué dans la même bataille que le fils de Raa-Kook. Il arriva au moment où l'on apportait le mort d'une maison voisine pour le déposer sur la place où le roi était assis. Le cortége s'arrêta quelque temps devant Abba-Thulle, qui, sans se lever, parla à l'assemblée. Son discours, prononcé d'un ton grave et solennel, fut écouté dans un respectueux silence. On supposa que c'était un éloge du défunt. Le corps fut porté ensuite au lieu de l'inhumation, et Wilson vit sortir de la fosse une femme qu'il crut être la mère, ou au moins une proche parente du mort, qui était venue s'assurer si tout était bien disposé. Lorsque le corps fut recouvert de terre, les lamentations des femmes redoublèrent. Aux femmes seules appartiennent ces démonstrations bruyantes; les hommes gardent un morne silence. Leurs fosses sont semblables à celles des Européens, et surmontées également d'un petit *tumulus*, quelquefois encore de pierres placées sur une large dalle plate et beaucoup plus grande, le tout environné d'une petite palissade pour empêcher qu'on ne marche dessus.

Les Anglais n'observèrent rien, pendant leur long séjour aux îles Pelew, qui ressemblât à une cérémonie religieuse; ils ne virent non plus aucun endroit spécialement consacré à un culte quelconque. Cependant ils avaient des idées superstitieuses qui devaient se rattacher à quelque croyance. Ainsi, le roi voyant un jour les Anglais employer dans leurs constructions une espèce particulière de bois, leur conseilla de ne point en user, parce que ce bois, disait-il, était de mauvais augure. Peu après, un des officiers anglais étant tombé du vaisseau en construction, Raa-Kook ne manqua pas de l'attribuer à ce bois, en ajoutant que le malin esprit avait occasioné cet accident.

Lorsque Li-Bou, à bord du petit navire anglais, souffrit du mal de mer, il dit que son père et ses amis devaient éprouver un grand chagrin dans ce moment, car, suivant lui, ils connaissaient sa maladie. Quelque temps avant d'expirer, il répéta le même propos, malgré la distance énorme où il était alors de sa patrie. Cela ne pouvait tenir qu'à quelque croyance et à quelque préjugé. Les insulaires n'entreprenaient rien, en effet, sans avoir auparavant interrogé le sort au moyen des feuilles de certaines plantes qui ressemblent au jonc de nos marais, en mesurant les bandes de ces feuilles sur le dos du doigt du milieu. Abba-Thulle ne voulut pas s'embarquer dans sa pirogue pour la seconde expédition contre Artingall avant d'avoir réussi à rouler et à entortiller ces feuilles d'une manière satisfaisante.

Pendant le séjour de Li-Bou en Angleterre, Wilson lui expliquait un jour que les prières du culte avaient pour but de rendre les hommes meilleurs, et qu'après leur mort ils allaient revivre en haut. Li-Bou, à ces paroles, leva la main, et avec un geste expressif : « La même chose à Pelew, dit-il; méchans hommes rester en terre : bonnes gens aller au ciel, devenir très-beaux. » Paroles qui annonçaient clairement la croyance de ces peuples à une existence future.

Voilà sommairement les détails laissés par Wilson sur les habitans de Pelew. Favorablement accueilli sur ce groupe, le capitaine anglais a tout coloré en beau, et a singulièrement adouci les teintes sombres. Ainsi, quand il parle de l'usage barbare d'immoler les ennemis faits dans le combat, il l'explique et l'excuse par la nécessité politique. Quant au vol, il dit que, sous ce rapport, les Anglais n'eurent point à se plaindre des insulaires de Pelew, et ajoute que, toutes les fois qu'on dénonçait aux chefs le plus petit larcin, ils n'avaient point de repos que l'objet n'eût été retrouvé et rendu.

Le voyage de Macluer aurait été, sans doute, la contre-épreuve de celui de Wilson; mais ce voyageur n'en ayant point laissé le récit, il faut passer aux aventures du *Duff*, capitaine James Wilson, qui avait reçu l'ordre de déposer des missionnaires sur Pelew, au retour d'une navigation dans l'Océan polynésien. Les circonstances s'étant opposées à l'exécution complète de son projet, ce capitaine n'eut avec les naturels de Pelew que des communications à la voile. Voici ce qu'il en dit :

« Le 6 novembre 1797, à trois heures et demie après midi, nous nous trouvions à deux milles au plus du récif qui s'étend à une distance médiocre de la plus grande des îles : elle se nomme *Babelthoup*, et est divisée en deux districts, gouvernés chacun par un chef qui reconnaît l'autorité suprême d'Abba-Thulle. Quand nous mîmes en panne, nous étions devant la partie méridionale du district d'Artingall. Deux cents personnes environ se rassemblèrent sur le rivage; une douzaine de pirogues furent vues à la mer, les unes à la voile, les autres à la pagaie; mais aussi le temps avait, en ce moment, une apparence très-sinistre. Trois d'entre elles seulement se hasardèrent assez loin au large pour venir le long du bord. Dans celles-ci, les naturels avaient un morceau d'étoffe blanche attaché au bout d'un bâton, et ils l'agitaient en l'air comme ils s'approchaient. Nous supposâmes que c'était un emblème de paix. Ils abordèrent sans crainte et sans hésitation, et nous adressèrent la parole comme à des gens qu'ils connaissaient depuis long-temps. Mais leur langage fut tout-à-fait inintelligible pour nous; et nous ne pûmes, même avec l'aide du vocabulaire de Henri Wilson, leur faire comprendre un seul mot, excepté quelques-uns de leurs noms propres. Du reste, ils ne cessèrent de parler très-vite, accompagnant leurs discours de gestes très-vifs des mains et du corps, qui exprimaient leur désir ardent de nous voir mouiller dans un lieu qu'ils nous désignaient au N. O. L'un d'entre eux, que nous supposâmes être un rupack, à l'os grossier qu'il portait au poignet, vint en grande hâte le long du navire pour redoubler ces instances, et il fut suivi par deux autres, qui se montrèrent aussi pressans; mais toutes leurs sollicitations, jointes à notre désir de faire quelque séjour dans ce groupe célèbre, furent sans succès, attendu que nous ne découvrîmes aucun endroit où il fût probable qu'un navire pût mouiller en sûreté, et nous n'avions pas la carte du lieutenant Macluer pour nous servir de guide. Quand nous mentionnâmes le nom d'Abba-Thulle, ils le répétèrent plusieurs fois en disant : *S'thulle, s'thulle!* et montrant la terre du doigt. On ne leur parla point de Li-Bou, car ils parlaient si vite et d'une manière si incessante, que nous trouvions à peine le moyen de leur adresser des questions; probablement le temps, qui menaçait alors d'une tempête, les empêcha d'y songer. Comme ceux qui étaient restés dans les pirogues appelaient à grands cris ceux qui étaient montés à bord, le capitaine leur offrit quelques couteaux, miroirs, etc.; puis ils prirent congé à la hâte, mais avec regret. Avant de s'en aller, ils voulurent témoigner leur reconnaissance en lançant à bord un couple de noix de coco, qui étaient tout ce qu'ils possédaient; ils s'en retournèrent à terre. Là se bornèrent toutes les communications que nous pûmes avoir avec les habitans des îles Pelew.

» Si l'on doit juger du peuple entier par le petit nombre de naturels que nous vîmes, à notre avis, ces hommes sont inférieurs, pour l'aspect extérieur, aux insulaires des îles Marquises, de la Société et des Amis (Nouka-Hiva, Taïti et Tonga); ils n'ont ni la taille avantageuse, ni les belles proportions des deux premiers peuples, et sont loin d'avoir l'air vigoureux, mâle et entreprenant des derniers. Ils ressemblent bien davantage à leurs voisins les Carolins, et, comme eux, n'appartiennent pas à une race belle et robuste. Parmi les coutumes qui leur sont communes, est celle de se fendre les oreilles, pour y passer des ornemens de végétaux, qui ont au moins un pouce d'épaisseur. Par l'effet du tatouage, à Pelew, comme aux Carolines, leurs jambes et leurs cuisses semblent avoir été trempées dans une teinture d'un noir bleuâtre; mais leur corps est orné de figures semblables à des doigts ou à des gants. Ils se montraient à nous entièrement nus, sans paraître en éprouver le moindre sentiment de honte, et ils nous témoignaient leur politesse et

3. Emplacement des Tentes d'Anson, à Juan Fernandez.

4. Cap Horn, en se mettant à distance.

leur hospitalité par les plus pressantes sollicitations d'aller les visiter chez eux. »

Au mois de juin 1828, le capitaine d'Urville parut devant les îles Pelew. Lui aussi avait le plus vif désir de visiter ce groupe si peu connu et si digne d'attention ; mais il en fut empêché par le mauvais temps qui régnait alors, et plus encore par l'état désastreux de son équipage, désolé par les suites des fièvres de Vanikoro. Il se vit donc contraint de borner ses travaux à la reconnaissance de la partie orientale de ce groupe, opération qui lui fit courir plus d'un danger. Le mauvais temps empêcha aussi les insulaires de venir à bord de *l'Astrolabe*, et nul document ethnographique ne put être recueilli touchant cet archipel.

Des travaux combinés de Macluer et de d'Urville, il résulte que les îles Pelew ou Palaos forment une chaîne d'îles et d'îlots entourés de récifs qui s'étendent jusqu'à une très-grande distance de terre dans la partie occidentale, tandis qu'à l'E. ils vont rarement à plus de trois ou quatre milles au large. Le groupe entier a quarante lieues du N. au S., sur vingt ou trente milles de largeur. Ses limites géographiques sont : 6° 55' et 8° 35' lat. N. ; 132° 20' et 131° 40' long. E.

Les îles les plus considérables de ce groupe sont :

Babelthouap qui a neuf lieues du N. au S., et qui domine une montagne, du sommet de laquelle on peut découvrir toutes les îles de l'archipel. Ses principaux districts sont Artingall, Emmalagui et Emerings qui ont chacun leur chef.

Coror a six milles de l'E. à l'O., et se compose de petites îles fort rapprochées les unes des autres. C'est là que réside le roi des îles Pelew.

Uruckthapel a une forme très-irrégulière et son sol est très-déchiqueté par les canaux que la mer forme.

Errakong n'a que trois milles et demi du N. au S. sur un mille de large.

Oroulong, au N. O. d'Uruckthapel, n'a que trois ou quatre milles de longueur.

Pelelew a huit milles du N. N. E. au S. S. O. ; son aspect est fertile et riant, et elle est accompagnée de petites îles.

Angour, la plus méridionale des îles Pelew, est basse, et a trois ou quatre milles du N. E. au S. O. En 1801, le capitaine espagnol Ibargoïtia resta cinq jours devant ces terres, communiquant avec les habitans qu'il trouva tout-à fait tels que les avait dépeints Wilson, bons, généreux et désintéressés.

Maintenant, avant que *l'Oceanic* quitte ces parages, il nous reste à récapituler cette longue nomenclature d'îles qui forment l'archipel des Carolines proprement dit, archipel immense qui n'a pas moins de sept cent cinquante lieues de l'E. à l'O. sur deux cents lieues environ du N. au S. A lui seul il forme la plus grande division de cette partie de l'Océanie que M. d'Urville désigne sous le nom de *Micronésie*. Hors de ses limites, dans cette division, trois îles seulement Gouaham, Tinian et Rota, offrent une faible population, de sorte que l'histoire complète des Carolins serait en même temps celle des Micronésiens. Malheureusement, à l'égard de ces insulaires, les documens sont encore bien incomplets, et il faut attendre que des explorations étendues en aient augmenté le nombre. Alors seulement, par la comparaison des mœurs, des habitudes diététiques, et surtout du langage, on pourra renouer quelques-uns des fils de la chaîne qui a pu rattacher les Polynésiens aux habitans des îles malaises, ou bien, au contraire, conclure avec connaissance de cause de cet examen que les deux nations ont été distinctes et séparées depuis un temps immémorial.

Dans notre revue des Carolines, nous commencerons par les groupes situé le plus à l'E., et nous ne ferons que mentionner ceux que nous avons déjà eu occasion de citer dans le cours du voyage.

I. Boston, découvertes le 25 mai 1824 par le capitaine Joy du *Boston*. Suivant ce marin, c'est un groupe de huit petites îles basses, de trente milles de circuit. On lit, dans la relation de Morrell, qu'elles furent reconnues, le 7 mai 1831, par un certain Hiram Covel, commandant la barque *l'Alliance*. Ce capitaine compta quatorze îles auxquelles il donna son nom de *Covel*, et il les trouva habitées par une nation parlant la langue espagnole !... Le groupe Boston gît environ par 4° 45' lat. N. et 165° 50' long. E.

I. Baring, découvertes en 1792 par le capitaine Bond du *Royal-Admiral* ; ce sont de petites îles, revues en 1824 par le capitaine Joy du baleinier *Boston*. Elles paraissent identiques avec l'île *Namurik* des natifs figurée sur la carte de Kotzebue. Position : 5° 30' lat. N. ; 166° long. E. (Pointe S.)

I. Hunter, découverte en 1797 par Dennat, qui lui donna deux milles d'étendue du N. O. au S. E. C'est peut-être la même que l'île *Ebon* de la carte de Kotzebue. Situation : lat. N. 5° 40' ; long. E. 166° 50'.

I. Banham, découvertes en 1809 par *l'Eliza*

beth; explorées par Duperrey le 28 mai 1824. D'après la carte de ce dernier, c'est un groupe de trente milles d'étendue du N. au S., sur vingt-deux milles de l'E. à l'O. Il comprend une quarantaine d'îlots bas, boisés et peuplés, dont les plus grands ont au plus deux milles d'étendue. Limites géographiques : en lat. 5° 53' et 6° 18' N.; en long. 167° 6' et 167° 30' E. Sans doute la même que *Kili* de la carte de Kotzebue.

I. Aur, sans doute identiques avec l'île *Ibbetson* d'Arrowsmith, découvertes par le navire *Charlotte* en 1788; explorées et visitées en 1817 par le capitaine Kotzebue. Assemblage de trente-deux îlots bas et peuplés, occupant une étendue de treize milles du N. O. au S. E. Position : 8° 11' lat. N.; 168° 12' long. E. (Pointe S.)

Ce fut à Aur que Kotzebue rencontra le sauvage Kadou, natif d'Iouli, qui s'embarqua sur *le Rurick*, y fit un long séjour avec les Russes, et leur donna une foule de renseignemens curieux. Voici comment Kotzebue raconte leur première connaissance :

« Nous remarquâmes deux sauvages tatoués d'une manière toute différente des autres, et qui parlaient aussi un langage différent, ainsi que l'observa M. Chamisso. Nous leur demandâmes s'ils étaient originaires de cette île. Ils répondirent non, et nous racontèrent une longue histoire dans leur propre langue, mais à laquelle nous ne comprîmes pas un seul mot. Un de ces étrangers, homme d'une trentaine d'années, d'une taille moyenne et d'une tournure agréable, me plut beaucoup. Après avoir fait mes présens aux chefs, je lui donnai quelques morceaux de fer, qu'il reçut avec reconnaissance, sans pourtant témoigner la même joie que les autres sauvages. Il se tenait assidument près de moi. Au moment où le soleil se couchait, et comme nos hôtes prenaient congé de nous, il me prit en particulier, et, à mon grand étonnement, il exprima le désir de rester avec moi et de ne jamais me quitter. Je ne supposais pas que ce caprice pût durer plus d'un jour; je fus surpris de l'attachement qu'il avait sur-le-champ conçu pour ma personne, et je le gardai, attendu que le fait nous amusa tous beaucoup. Kadou eut à peine obtenu cette permission, qu'il se retourna promptement vers ses camarades qui l'attendaient, pour leur déclarer son intention de demeurer à bord du vaisseau, et il distribua son fer aux chefs. Dans les pirogues, l'étonnement fut inexprimable; les naturels s'efforcèrent en vain d'ébranler sa résolution; il resta immuable. A la fin, son ami Edock vint à lui, lui parla long-temps d'un ton sérieux, et quand il vit que les moyens de persuasion étaient inutiles, il essaya de l'entraîner de force; mais alors Kadou usa du droit du plus fort, il repoussa son ami loin de lui, et les pirogues s'éloignèrent. Sa résolution étant inexplicable pour moi, j'eus un soupçon qu'il avait peut-être le projet de commettre quelque larcin durant la nuit, puis de quitter secrètement le navire; c'est pourquoi la garde ordinaire de la nuit fut doublée, et son lit fut placé près du mien sur le pont, où j'avais coutume de dormir à cause de la chaleur. Kadou se trouva très-honoré de dormir près du *tamon* du navire; il parla peu, malgré tous les efforts qu'on fit pour le divertir, mangea de tout ce qu'on lui offrit, et se coucha paisiblement. Je raconterai ici ce que Kadou nous apprit plus tard, à diverses reprises, de son histoire.

» Kadou était né dans l'île de Ulle (*Iouli* de notre carte), appartenant aux Carolines, qui doit se trouver au moins à 1,500 milles anglais dans l'O. d'Aur, et qui n'est connue que de nom sur la carte, parce que le P. Cantova, en 1733, fut envoyé des îles des Larrons aux Carolines en qualité de missionnaire. Kadou partit de Ulle avec Edock et deux autres insulaires sur une pirogue à la voile, pour aller pêcher sur une île éloignée. Une violente tempête détourna ces malheureux de leur route; ils battirent la mer durant huit mois environ, et à la fin abordèrent, dans l'état le plus déplorable, sur l'île d'Aur. La plus grande partie de cette course fut accomplie contre la direction du vent accoutumé du N. E., fait très-remarquable pour ceux qui ont cru jusqu'ici que la population de la mer du Sud avait dû s'opérer de l'O. en allant vers l'E. Suivant le récit de Kadou, ils avaient leur voile constamment déployée durant leur voyage quand le vent le permettait, et ils la serraient quand le vent du N. E. soufflait, dans la persuasion qu'ils étaient sous le vent de leur île. Cela seulement peut expliquer leur arrivée à Aur. Ils estimaient le temps par lunes, en faisant un nœud à une corde à chaque nouvelle lune. Comme la mer leur fournissait beaucoup de poisson, et qu'ils connaissaient parfaitement le moyen de le prendre, ils souffrirent moins de la faim que de la soif; car, quoiqu'ils eussent soin de ramasser de l'eau en petite provision chaque fois qu'il venait de la pluie, ils se trouvèrent souvent entièrement privés d'eau fraîche. Kadou, qui était le meilleur plongeur, descendait souvent au fond de la mer, où l'on sait que l'eau est moins salée, avec une noix de coco, munie seulement d'une petite ouverture; mais,

si ce moyen les soulageait pour le moment, il est probable qu'il contribuait encore à les affaiblir. Quand ils aperçurent l'île d'Aur, la vue de la terre ne les réjouit point, car ils avaient perdu toute espèce de sentiment. Leurs voiles étaient depuis long-temps détruites, leur pirogue était le jouet des vents et des flots, et ils attendaient patiemment la mort, quand les habitans d'Aur envoyèrent plusieurs pirogues à leur secours, et les amenèrent au rivage privés de tout sentiment. Un tamon était présent à ce moment; les ustensiles de fer que ces malheureux possédaient encore excitèrent les désirs de leurs libérateurs, et ils étaient sur le point de leur donner le coup fatal, pour se partager leurs dépouilles, quand Tigodien, tamon de l'île d'Aur, arriva heureusement à temps pour sauver leur vie. Par la suite, quand Kadou offrit tous ses trésors à son libérateur, celui-ci fut assez généreux pour les refuser; il prit seulement une bagatelle, et défendit à ses sujets, sous peine de mort, de faire aucun mal aux pauvres étrangers. Kadou, avec ses compagnons, se rendit dans la maison de Tigodien qui prit de lui un soin vraiment paternel, et lui voua une affection particulière, à cause de son intelligence naturelle et de son bon cœur. D'après son calcul, il y avait environ trois ou quatre ans qu'il se trouvait à Aur. Kadou était dans les bois quand *le Rurick* parut en vue d'Aur; les naturels l'envoyèrent aussitôt chercher, car ils attendaient de lui l'explication d'un phénomène si étrange, attendu qu'il était un grand voyageur, et qu'il passait généralement pour un homme d'un grand savoir. Il leur avait souvent parlé de vaisseaux qui avaient visité Ulle; il se rappelait même les noms de deux hommes, Lewis et Marmol, qui étaient venus de la grande île de *Britannia;* aussi eut-il bientôt reconnu notre navire. Comme il avait beaucoup de penchant pour les blancs, il pressa les insulaires d'aller au vaisseau, et ceux-ci s'y refusèrent d'abord, car suivant une tradition accréditée parmi eux, les hommes blancs dévoraient les noirs. La promesse qu'il leur fit de leur procurer du fer par des échanges les décida enfin à aller à bord, et sur-le-champ il prit la résolution de rester avec nous, comme on l'a déjà vu. La précaution de le surveiller était parfaitement inutile; il dormit paisiblement toute la nuit, et s'éveilla, au point du jour, joyeux et content. »

I. Kawen, découvertes le 29 juin 1788 par les vaisseaux *Scarborough* et *Charlotte,* qui leur donnèrent le nom d'*îles Calvert;* revues le 5 juillet 1799 par *le Nautilus,* qui les nomma *Bass-Reef-tied-Islands;* explorées en 1817 par Kotzebue. Suivant ce dernier, c'est un groupe de trente-deux milles du N. O. au S. E. sur treize de large, contenant une cinquantaine d'îlots bas et boisés, dont le plus considérable a deux milles et demi de long sur un mille au plus de large. Kawen est occupée par des hommes tout-à-fait semblables à ceux d'Otdia, et les insulaires de ces deux groupes ont entre eux des rapports fréquens. Position : 8° 42' lat. N.; 168° 43' long. E. (Milieu.)

I. Eregup, découvertes en 1799 par Bishop du *Nautilus,* qui les nomma *Bishop junction Islands,* explorées par Kotzebue en 1817. Groupe de vingt-quatre milles d'étendue du N. O. au S. O. sur dix ou douze milles de large, comprenant une quinzaine d'îlots bas, boisés et peuplés. Position : 8° 56' lat. N.; 167° 50' long. E. (Pointe S.)

I. Legiep, découvertes en 1817 par Kotzebue, qui voulut les nommer *îles Heiden,* et revues par lui en 1824. Groupe de vingt-quatre milles du N. O. au S. E. sur deux de large, renfermant une trentaine de petites îles basses, boisées et peuplées, dont plusieurs paraissent avoir de quatre à six milles de circuit. Position : 9° 55' lat. N.; 166° 52' long. E. (Milieu.)

I. Temer, découverte en juillet 1799 par *le Nautilus,* qui la nomma *Step-to;* reconnue en 1816 par Kotzebue. Petite île de deux ou trois milles de circuit et inhabitée. Position : 9° 58' lat. N.; 167° 22' long. E.

I. Ailou, découvertes en 1788 par *la Charlotte* qui les nomma *Tindal* et *Watt,* explorées en 1817 par Kotzebue qui les nomma *îles Krusenstern.* Groupe d'un grand nombre de petites îles, ayant quinze milles du N. au S. E. sur cinq de largeur. Position : 10° 11' lat. N.; 167° 45' long. E. (Pointe S.) Chamisso observa que ce groupe était le plus pauvre de ceux où les Russes abordèrent (Pl. LVI—1).

I. Miadi, découverte le 1er janvier 1817 par Kotzebue, qui la nomma *île du Nouvel-An.* Petite île boisée et basse, ayant trois milles du N. au S. sur un mille à peine de large. Position: 10° 7' lat. N.; 168° 34' long. E.

I. Oudirik et Tagai, explorées par Kotzebue en 1816, qui les nomma *Koutousoff* et *Souvaroff,* revues par lui en 1817. Ce sont deux groupes, le premier de seize milles d'étendue du N. au S.; le second de trente milles de circuit; contenant chacun quatre îlots habités et séparés par un canal fort étroit. Positions géographiques : Oudirick par 11° 14' lat. N. et 167° 38' long. E. (Pointe E.) Tagaï par 11° 4' lat. N. et

167° 25' long. E. (Pointe S.) Ces deux groupes formaient l'île *Button* de la carte de Marshall qui les vit le premier en 1788 (Pl. LVII—2).

I. Bigar, découvertes en 1788 par le capitaine Dawson qui leur donna son nom; indiquées à Kotzebue en 1816 par les naturels de Oudirik. Groupe de quatorze milles de longueur du N. N. O. au S. S. E., avec trois îlots déserts et dépourvus d'eau douce. Les naturels des îles voisines vont seulement quelquefois les visiter pour s'y procurer des oiseaux et des tortues. Position : 11° 43' lat. N.; 167° 49' long. E. (Pointe S.)

I. Dauphin, découvertes par Wallis le 3 septembre 1767; reconnues par Kotzebue en 1824, qui les désigne sous le nom de *Pescadores*. Groupe d'îles basses, de trente milles de circuit environ, avec des îlots bien boisés, mais sur lesquels Kotzebue ne put distinguer aucune trace d'habitans. Position : 11° 19' lat. N.; 165° 15' long. E. (Milieu.)

I. Pescadores. Ces îles font peut-être partie de celles que vit Wallis en 1767, mais elles en sont bien certainement séparées, ainsi que le constata en 1825 Kotzebue qui donna à celles-ci le nom de *Korsakoff*. D'après sa reconnaissance, ce groupe a cinquante quatre milles de l'E. N. E. à l'O. S. O., et dix milles dans sa plus grande largeur. Les îlots qui le composent sont couverts d'une superbe végétation, et les cocotiers s'y élèvent à une taille majestueuse; pourtant on n'y remarque aucune trace de population. Position : 11° 17' lat. N.; 164° 35' long. E. (Milieu.)

I. Eschscholtz, découvertes par Kotzebue en octobre 1825. Groupe d'îles basses dont il ne vit que la partie occidentale, qui formait une chaîne étroite de quinze milles de longueur, contenant une douzaine de petits îlots bas; il n'y vit point de trace de population. Probablement c'est l'île *Udia-Milaï* des naturels de Radack. Position : 11° 32' lat. N.; 163° 6' long. E. (Pointe S. O.)

I. Brown, découvertes en 1794 par le capitaine Butler du *Walpole*, revues en 1798 par le capitaine Fearn; reconnues en 1824 par Kotzebue qui les désigna, sans doute par erreur, sous le nom d'*îles Bronus*, et en 1827 par Lütke. C'est une chaîne circulaire de brisans de soixante-cinq milles de circuit avec une trentaine de petits îlots bas et boisés; les îles *Parry* et *Arthur* qui sont les plus grandes n'ont pas trois milles de circuit. Position : 11° 30' lat. N.; 160° 54' long. E. (Milieu).

I. Providence, découvertes en 1811 par le navire *Providence*. Petites îles entourées de récifs d'après la carte de Duperrey. *Arrecipos* de Horsburgh et de Lütke. Position : 8° 35' lat. N.; 158° 45' long. E. (Pointe S. E.)

I. Wadelen, découvertes en 1792 par le capitaine Bond du *Royal-Admiral*, qui les nomma *Musquitto Group* avec les suivantes; revues par le capitaine Dennat en 1797 qui les nomma *îles Ross*; enfin par le capitaine russe Chromtschenko en 1832. Celui-ci constata que ce groupe occupe une étendue de soixante-quatre milles de l'O. N. O. à l'E. S. E., sur dix milles de large, et qu'il contient quarante-quatre îlots grands ou petits. Position : lat. N. 9° 19'; long. E. 164° 36'. (Pointe N. O.)

I. Namou, découvertes en 1792 par le capitaine Bond, revues en 1832 par Chromtschenko, qui a vu que c'était un groupe de trente milles d'étendue du N. N. O. au S. S. E., et de douze de large; renfermant cinq îles un peu grandes et vingt petites, toutes unies par un même récif. Position : 7° 45' lat. N.; 166° 3' long. E. (Iles du sud.)

I. Odia. Sans doute l'île *Lambert* de Dennat en 1797, indiquée à Kotzebue par les naturels de Radack. Cette île, qui doit former un groupe bien peuplé, a besoin d'une nouvelle exploration, et doit être située environ par 7° lat. N., et 166° 30' long E. Le groupe Odia, avec ses deux précédens, *Wadelen* et *Namou*, doit former la chaîne des îles Ralik annoncées à Kotzebue par les insulaires de Radack.

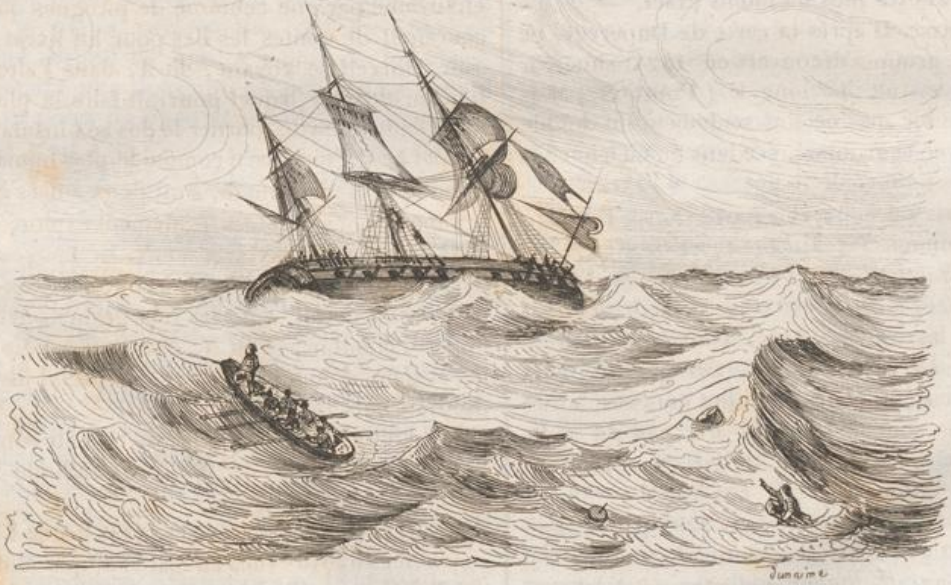
D'après Kadou, le groupe de Ralik serait semblable à celui de Radack pour l'aspect du sol, la langue des habitans et leurs habitudes générales. Seulement le peuple est plus heureux et mieux nourri; les naturels portent de plus grands ornemens aux oreilles. Quand ces deux groupes sont en guerre, celui de Ralik peut armer jusqu'à cinquante pirogues. La paix avait été conclue entre les deux nations quelque temps avant le passage de Kotzebue en 1816.

I. Piguiram, groupe indiqué sur la carte de Lütke, nous ne savons d'après quelle autorité, par 2° 30' lat. N., et 151° 37' long. E.

I. Nougouor, découvertes en 1806 par le capitaine Monteverde, qui leur donna son nom. Groupe de plusieurs petites îles basses et habitées, ayant dix milles du N. E. au S. O. Lat. N. 3° 27'; long. E. 153° 25'. (Milieu.)

Si l'on peut s'en rapporter à Morrell, qui dit avoir visité ces îles en 1830, les naturels sont grands, bien faits et actifs. La taille moyenne des hommes serait de cinq pieds neuf pouces (six pieds deux pouces anglais), et quelques-uns d'entre eux pèseraient jusqu'à deux

1. Débris de la Corvette Française l'Uranie.



2. Un Homme à la Mer.

de Sainson del.

VOYAGE

cent cinquante livres. Leur teint est olivâtre, leur nez plat; ils ont les cheveux noirs et frisés, de six ou huit pouces de long, les pommettes saillantes, de petits yeux noirs, très-vifs et très-perçans, le front élevé, et les dents blanches et régulières. Après le mariage, le vêtement des deux sexes consiste en une sorte de tablier qui descend jusqu'à la moitié des cuisses; avant le mariage, les deux sexes vont entièrement nus. Après avoir lié connaissance avec les Américains par divers échanges, les insulaires invitèrent leurs nouveaux amis à se rapprocher de terre, en leur promettant d'aller leur chercher des huîtres perlières, de l'écaille de tortue et des tripangs. Une cinquantaine de grandes pirogues se rassemblèrent en peu de temps; mais Morrell reconnut bientôt, avec sa lunette qu'au lieu des objets promis, les braves négocians embarquaient en toute hâte force lances, casse-têtes, et qu'en outre ils se barbouillaient la face de peinture rouge, preuve non équivoque de leurs dispositions hostiles. En effet, quand tout fut prêt, ces pirogues, montées chacune par quinze ou vingt guerriers, s'avancèrent en bon ordre, sur deux divisions, pour prendre *l'Antarctic* des deux bords, en filant huit nœuds. Alors, sans les attendre, Morrell fit serrer toutes ses voiles et fila grand largue au taux de dix nœuds, laissant les naturels de Nougonor ébahis de la marche supérieure de la grande pirogue, qu'ils s'imaginaient déjà tenir en leur pouvoir. Morrell a soin de noter que les récifs de ces îles sont littéralement couverts d'huîtres perlières, de tripangs et de tortues; ce qui peut être plus ou moins exact.

I. Dunkins. D'après la carte de Duperrey, ce serait un groupe découvert en 1824, situé par 4° lat. N. et 152° 12' long. E. (Pointe S.) Mais il est possible que ce soit seulement un double emploi avec le groupe précédent ou bien avec le suivant.

I. Ngarik, découvertes en 1773 par Tomson, qui les nomma *los Valientes;* revues en 1793 par Musgrave, du *Sugar-Cane*, qui les nomma les *Sept-Iles;* puis en 1794 par le navire *Britannia*, qui les appela *Raven Islands*, explorées enfin en 1828 par Lütke. Groupe de vingt milles de circuit, contenant onze îlots bas, boisés et peuplés. Le plus grand n'a pas un mille d'étendue. Position : 5° 49' lat. N.; 155° 15' long. E. (Pointe E.)

I. Sotoan, découvertes en 1795 par le capitaine Mertlock, qui leur donna le nom de son navire *Young-William;* explorées par Lütke en 1828. Groupe d'une soixantaine d'îlots bas, boisés et bien peuplés, ayant environ quarante milles de circuit. Le plus grand de ces îlots, nommé *Ta*, a cinq milles de long sur trois cents toises de largeur au plus. Suivant Morrell, qui visita ces îles en 1830, deux de ces îlots auraient environ quinze milles de circuit, et seraient élevés d'une centaine de pieds au-dessus du niveau de la mer. Les naturels l'ayant invité à se rendre à terre, il céda à leurs désirs; il y fut accueilli très-amicalement par des hommes, et surtout par quelques jeunes filles, dont il fait, à son ordinaire, le portrait le plus séduisant. A l'en croire, c'étaient de jeunes nymphes de seize ou dix-sept ans, aux yeux de gazelle, aux dents d'ivoire, aux traits les plus délicats qu'il eût jamais rencontrés. Leur taille était petite; mais leurs mains et leurs pieds l'étaient encore plus à proportion; elles avaient des cheveux noirs, et puis des yeux étincelans comme des grains de jais au milieu d'un émail liquide; de petites joues rondes et fraîches, un menton à l'avenant, des lèvres appelant les baisers; des cous minces et des corsages nus qu'on eût embrassés avec les deux mains. A ce portrait enchanteur, ajoutait-il naïvement, il était forcé d'opposer une ombre : leur peau était d'une couleur légère de cuivre.

Les amitiés que les habitans de Sotoan firent à Morrell ne servaient pourtant qu'à cacher un piége : au moment où il voulut se rembarquer, ils allaient fondre sur lui, lorsque ses camarades, à l'aide de leurs armes à feu, mirent en fuite les assaillans. A peine étaient-ils de retour à bord, que *l'Antarctic* se vit sur le point d'être environné par une centaine de pirogues qui accouraient de toutes les îles pour lui livrer l'assaut. Morrell se voyant, dit-il, dans l'alternative ou de voir lequel pourrait faire le plus de mal à l'autre, ou de tourner le dos aux insulaires, adopta ce dernier parti comme le plus humain.

Tout près de Sotoan, sont deux autres groupes moins considérables, également explorés par Lütke en 1828, savoir : au N. E. *Lougounor*, de dix ou quinze milles de circuit, avec dix-sept îlots bas et boisés, dont les plus grands ont deux milles d'étendue, et au N. *Etal*, qui a trois milles et demi d'étendue, et qui comprend jusqu'à dix-huit îlots fort petits.

Les limites géographiques de Sotoan sont en latitude 5° 15' et 5° 36' N.; en longitude 151° 16' et 151° 38' E.

I. Namoulouk, découvertes par le Russe Lütke en janvier 1828; revues en mai 1830 par Morrel, qui les nomma *Skeddy's Group*. Groupe de six milles de circuit, contenant trois îles basses et

boisées, ayant environ chacune un demi-mille de long. Morrel, qui exagère beaucoup les dimensions de ce groupe, assure qu'il est peuplé par une race d'hommes semblables à ceux de Hogoleu, et que le sol des îles est presque entièrement couvert de cocotiers et d'arbres à pain. Position : lat. N. 5° 53'; long. E. 150° 57'.

I. San-Agustin, découverte par l'Espagnol Tomson en 1773. Ile basse de six milles d'étendue du N. N. O. au S. S. E., avec un récif qui s'avance de six milles au large à sa pointe S. E. Position : 7° 25' lat. N.; 153° 45' long. E. (Pointe N.)? Ne serait-elle pas identique avec la suivante ? Ce serait un fait à constater.

I. Bordelaise, découverte par le capitaine Saliz le 18 juin 1826, qui lui donna le nom de son navire. Petite île plate, unie, de un ou deux milles d'étendue, et de quatre-vingts pieds de hauteur. Position : 7° 38' lat. N.; 152° 45' long. E.

I. San-Rafael, découverte en 1806 par Monteverde, qui lui donna le nom de son bâtiment. Petite île basse, de trois ou quatre milles de circuit, avec un brisant. Position : lat. N. 7° 17'; long. E. 151° 32.

I. Mourileu, découvertes le 2 avril 1826 par John Hall; explorées par Lütke en novembre 1828. Ce petit archipel se compose de deux groupes distincts; le premier, *Namolipiafane*, a quarante milles de circuit, et compte quatorze petites îles basses dont les plus grandes ont à peine un mille d'étendue; l'autre, *Mourileu*, a quarante-cinq milles de circuit, et compte treize îlots bas, boisés et tous fort petits. Limites géographiques : en latitude, 8° 27' et 8° 48' N.; en longitude, 149° 24' et 150° 2' E.

I. Faieou (orientales), découvertes le 2 avril 1824 par le capitaine John Hall, reconnues par Lütke en 1828. Deux îlots contigus, bas, boisés, ayant au plus deux milles d'étendue avec leurs récifs. Position : 8° 34' lat. N.; 149° 5' long. E.

I. Ounoun, découverte en 1801 par Ibergoïtia, qui la nomma *Anonyme;* explorée en 1828 par Lütke. Ile basse, boisée, longue de deux milles et demi du N. au S., à peine large d'un tiers de mille. Position : 8° 37' lat. N.; 147° 30' long. E.

I. Maguir, découvertes par le capitaine Bunkey en 1824, qui les nomma *îles Ramp;* explorées en 1828 par Lütke. Deux petits îlots bas et boisés. Position : 9° 1' lat. N.; 147° 55' long. E. (Celle de l'E.)

I. Peserar, découvertes en 1824 par Bunkey, qui leur donna son nom; explorées en 1828 par Lütke. Deux petits groupes composés chacun de quatre ou cinq îlots petits, bas et boisés. *Oumalik*, le plus grand, a tout au plus un mille de long. Position : 8° 39' lat. N.; 148° 7' long. E.

Les trois groupes précédens réunis forment le groupe total de *Namonouïto* de Lütke, ayant alors environ cent milles de circuit. Maguir et Peserar furent vues par *l'Eclipse* le 11 avril 1827.

I. Pouluot et Alet, découvertes par le capitaine Mertlock en 1795, revues en 1799 et 1801 par Ibergoïtia, explorées en 1819 par Freycinet. Deux îlots bas, boisés et peuplés, ayant quinze ou seize milles de circuit, en y comprenant les récifs. Ce sont les îles *Kata* des anciennes cartes espagnoles. Position : 7° 19' lat. N.; 146° 55' long. E. (Celle de l'est.)

I. Souk, probablement la *San-Bartolomé* de Quiros en 1596; vue par Musgrave du *Sugar-Cane* en 1793, par Ibergoïtia en 1799 et 1801; reconnue par Freycinet en 1819. Ilot bas, boisé et inhabité, de cinq ou six milles de circuit, entouré par un haut-fond très-étendu. Position : 6° 40' lat. N.; 147° 5' long. E.

I. Bigali, découverte le 3 juillet 1824 par Duperrey, revue en février 1828 par Lütke, qui la nomme *Piguele*. Ilot bas, boisé, désert, de deux cents toises de large, environné d'un récif. Position : 8° 13' lat. N.; 145° 18' long. E.

I. Lidia, découverte en 1801, vue par *l'Ocean* en 1804. Sans doute identique avec l'île *Faralis* vue par Morrell en mai 1830. Ilot inhabité, bas et couvert de broussailles, de trois milles de circuit. Position : 8° 37' lat. N.; 144° 51' long. E.

I. Faieou (occidentale), retrouvée par Lütke en 1828. Ilot bas et boisé, de deux cents toises au plus d'étendue, avec un brisant de près de cinq milles d'étendue. Position : 8° 6' lat. N.; 144° 32' long. E.

I. Satarval, découverte en 1797 par Wilson, qui la nomma *Tucker*, reconnue en 1824 par Duperrey, et en 1828 par Lütke. Petite île basse et habitée, ayant à peine deux milles de circuit. Ses habitans sont de hardis navigateurs, et ovnt presque chaque année faire une course à Gouaham. Position : 7° 22' lat. N.; 144° 46' long. E.

I. Namourek, vues en 1797 par Wilson, qui les nomma, réunies aux suivantes, îles *Swede;* reconnues en 1828 par Lütke, qui y retrouva les îles *Lamurek* ou *Lamorsek* de différens navigateurs et des anciennes relations des missionnaires. C'est tout simplement une chaîne de brisans de six milles de longueur, avec trois îlots très-petits, bas, boisés et peuplés. Position : 7° 30' lat. N.; 144° 10' long. E. (Pointe S. E.)

I. Elet, faisant partie des îles *Swede* de Wil-

son en 1797, reconnues en 1828 par Lütke. Chaîne de brisans de six ou sept milles d'étendue, contenant sept îlots bas, boisés et peuplés. Position : 7° 26' lat. N.; 144° long. E. (Pointe S.)

I. Olimirao, découvertes par Lütke en mars 1828. Groupe de huit ou neuf milles de circuit, qui ne contient que deux îlots bas et boisés. Lat. N. 7° 45'; long. E. 142° 37'.

I. Farroilep, découvertes en 1827 et nommées alors *Gardner;* explorées par Lütke en mars 1828. Groupe de quatre ou cinq milles de circuit, avec trois îlots bas et boisés. Position : 8° 37' lat. N.; 142° 16' long. E. Suivant Cantova, vue dès 1696 par Juan Rodriguez.

I. Ifelouk, découvertes en 1797 par Wilson, qui les nomma *Two Islands*, reconnues par Lütke en 1828. Groupe de trois ou quatre milles de circuit, composé de quatre îlots bas et boisés. Position : 7° 25' lat. N.; 142° 12' long. E.

I. Iouli, *Ulee* de Cantova, *Guliai* de Torrès, fort connue des missionnaires dès le commencement du dernier siècle par les récits des naturels. Cependant le premier qui la vit, sans connaître son véritable nom, fut Wilson en 1797, et il l'appela les *Treize-Iles*. Louis de Torrès de Gouaham la visita, en 1804, sur le navire *Maria*. Enfin, Lütke l'a explorée dans le plus grand détail en mars 1828, et il écrit son nom *Oulleay*. C'est une chaîne de douze milles de circuit, contenant une vingtaine d'îlots très-petits, bas et boisés. Les principaux sont *Raoure*, *Baliaou*, *Oulleay*, *Tagoilap*, *Saliape* et *Oulemeray*. Kadou, dont nous avons déjà parlé, était de ce dernier îlot, et son chef, qui l'était aussi du groupe entier, se nommait Toua; ce chef alla faire un tour à Gouaham en 1807. Position : 7° 24' lat. N.; 141° 40' long. E. (Pointe E.)

I. Aurupig, d'après la carte d'Arrowsmith, découvertes en 1791; vues par Saliz en 1826; reconnues par Lütke en 1828. Trois îlots bas et fort petits. Position : 6° 40' lat. N.; 140° 59' long. E.

I. Phillip. Deux petites îles découvertes par le capitaine Hunter en 1791. *Sorol* de la carte de Lütke. Position : 8° 6' lat. N.; 138° 34' long. E.

I. Sonsorol. Deux petites îles découvertes en 1710 par l'Espagnol Padilla, capitaine du *Santa-Trinidad;* nommées *Sanseror* par les habitans de Pelew, qui y vont souvent. Celle du midi, qui est la plus grande, est séparée de l'autre par un canal de deux milles, et est nommée *Kodokopoui* par les naturels. Lat. N. 5° 20'; long. E. 129° 54'.

Voici ce qu'on lit dans les *Lettres édifiantes* touchant une tentative faite par deux missionnaires espagnols, qui montèrent le vaisseau de Padilla pour aller prêcher l'Évangile aux habitans de Sonsorol. La relation est de la main de Joseph Somera, l'un des officiers du *Santa-Trinidad*.

« Après quinze jours de navigation depuis les Philippines, le 30 novembre 1710, nous découvrîmes la terre au N. E. : c'étaient deux îles que les PP. Dubaron et Cortil, que nous conduisions, nommèrent *Saint-André*, du nom de la fête du jour. Lorsque nous en fûmes proches, nous aperçûmes un bateau qui venait à nous, et dans lequel il y avait de ces insulaires qui nous criaient de loin : *Mapia! mapia!* (bonnes gens!). Un Palaos (habitant de Pelew), qui avait été baptisé à Manille, et que nous avions mené avec nous, se montra à eux et leur parla. Aussitôt ils vinrent à bord et nous dirent que ces îles s'appelaient *Sonsorol* (*Sonrol* sur la carte de Cantova; *Sarol* sur celle de Serrano), et qu'elles étaient du nombre des îles Palaos. Ils firent paraître beaucoup de joie d'être avec nous, et le témoignèrent en nous baisant les mains et en nous embrassant.

» Ces peuples sont bien faits de corps et d'une complexion robuste : ils vont tout nus, excepté qu'ils couvrent leurs parties sexuelles d'un morceau de natte; leurs cheveux sont presque crépus; ils ont fort peu de barbe; pour se garantir de la pluie, ils portent sur les épaules un petit manteau fait de fils de patates, et sur la tête une espèce de chapeau de nattes, autour duquel ils attachent des plumes d'oiseaux toutes vertes. Ils furent surpris de voir nos mariniers fumer du tabac; ils paraissaient faire grand cas du fer; ils le regardaient avec des yeux avides, et nous en demandaient sans cesse. Après midi, deux autres barques vinrent à nous chargées chacune de huit hommes. Dès qu'ils approchèrent de notre bord, ils se mirent à chanter, réglant la cadence en frappant des mains sur leurs cuisses. Quand ils eurent abordé, ils prirent la longueur de notre bâtiment, dans l'idée qu'il était fait d'une seule pièce de bois : d'autres comptaient les hommes qui étaient sur notre bord. Ils nous apportèrent quelques cocos, du poisson sec et des herbes. Ces îles sont toutes couvertes d'arbres jusque sur le bord de la mer. Les bateaux sont assez bien faits, ayant des voiles latines; un côté du bateau est soutenu par un contre-poids qui l'empêche de tourner. Nous leur demandâmes à quelle aire de vent était la principale de leur île, qui s'appelle *Panlog :* ils nous montrèrent le N. N. E. : ils ajoutèrent que

vers le sud il y a encore deux îles ; l'une s'appelle *Merieras* et l'autre *Poulo*, sur la carte de Serrano *Muries* et *Faliu*.

» J'envoyai la chaloupe avec la sonde chercher un endroit où l'on pût mouiller. A un quart de lieue de l'île, elle fut abordée par un bateau du pays rempli d'insulaires : l'un d'eux aperçut un sabre, le prit, le regarda attentivement, et se jeta à la mer, l'emportant avec lui. Mon aide-pilote ne put trouver aucun lieu propre à jeter l'ancre ; le fond était de roche, et grand fond partout. A son retour j'envoyai encore un autre homme chercher un mouillage : il alla tout près de la terre et trouva partout, comme le premier, grand fond de roche ; ainsi nul endroit où l'on pût jeter l'ancre. Je me soutenais à la voile contre le courant qui portait avec vitesse au S. E. ; mais le vent étant venu à manquer, nous dérivâmes au large. Alors les insulaires venus sur notre bord rentrèrent dans leurs bateaux pour s'en retourner. Les deux missionnaires voulurent engager l'un d'eux à rester, et ne purent l'y résoudre : ils s'entretinrent de religion, et lui firent prononcer les noms de Jésus et de Marie, ce qu'il fit d'une manière très-affectueuse ; on l'interrogea sur la grandeur de l'île et le nombre des habitans ; il répondit que l'île avait bien deux lieues et demie de tour, qu'il pouvait y avoir huit cents habitans qui vivaient de cocos, de poissons et d'herbage.

» Je pris la hauteur du soleil à midi, et me trouvai par 5° 16' lat. N., et la variation 5° N. E. ; les courans nous emportaient au large avec violence vers le S. E. Je ne pus regagner la terre que le 4 décembre : nous nous trouvions à l'embouchure d'une passe entre deux îles. J'envoyai la chaloupe pour chercher un bon mouillage ; mais partout grand fond de rocher, et impossibilité de jeter l'ancre. Le 5, les PP. Dubaron et Cortil formèrent le dessein d'aller à terre planter une croix. Padilla et moi leur représentâmes les dangers auxquels ils s'exposaient, ce qu'ils avaient à craindre des insulaires, dont ils ne connaissaient pas le génie, et l'embarras où ils se trouveraient, si les courans jetaient si bien le vaisseau au large qu'on ne pût se rapprocher de terre pour les reprendre ou pour les secourir. Ils ne furent pas touchés de ces raisons : ils entrèrent dans la chaloupe avec le contre-maître, l'enseigne des troupes de débarquement, le Palaos interprète, sa femme et ses enfans. Après leur départ, nous nous soutînmes à la voile toute la journée, à la faveur du vent ; mais il manqua sur le soir, et le courant nous jeta au large. Jusqu'au 9 à midi, nous fîmes tous nos efforts pour approcher de terre, sans pouvoir rien gagner : au contraire, nous nous éloignions de plus en plus ; je me trouvai par 5° 28' lat. N. Nous tînmes conseil sur le parti qu'il y avait à prendre : Padilla, un frère jésuite, l'aide-pilote et moi, fûmes tous d'avis de faire route pour découvrir l'île *Panlog*, principale de toutes, et éloignée de celle que nous quittions d'environ cinquante lieues. »

Après avoir reconnu Panlog, Padilla retourna aux îles Sonsorol, pour s'informer du sort des missionnaires ; il passa trois jours en croisière autour du groupe, sans qu'aucune pirogue se montrât, et, au bout de ce temps, un vent violent le força de s'éloigner. L'année suivante, le P. Serrano partit à son tour pour aller secourir les PP. Dubaron et Cortil ; mais, au troisième jour de navigation, une violente tempête brisa son navire ; deux Indiens et un Espagnol échappèrent seuls à ce triste naufrage, et en portèrent la nouvelle à Manille. Plus tard, un navire espagnol, passant près des Palaos, se prit de querelle avec les insulaires, et emmena quelques-uns de ceux-ci captifs à Manille. « Là, dit le P. Carier, qui donne ces derniers détails, on leur demanda par signes ce qu'étaient devenus les deux PP. qui étaient restés dans une de leurs îles : ils répondirent de même par signes et firent entendre que leurs compatriotes les avaient tués et ensuite mangés. »

I. Poulo-Anna, découverte en 1761 par le vaisseau *Carnavon ;* vue le 12 octobre 1767 par Carteret, qui la nomma île du *Courant*, en 1769 par le navire *Ponsonby*, en 1785 par *le True-Briton*. Petite île basse et boisée. Position : 4° 38' lat. N. ; 129° 44' long. E.

I. Poulo-Mariéré, retrouvée en 1781 par *le Montrose*. Petite île habitée, de deux milles du N. au S., et d'un mille de largeur. *Hastings* de la carte d'Arrowsmith. Lat. N. 4° 20'. Long. E. 130° 8'.

I. Nevil, découverte en 1781 par le navire *Montrose*, qui lui donna ce nom ; vue en 1782 par le vaisseau *Lord North*, qui la nomma *North ;* en 1788 par Douglas, capitaine de *l'Iphigénie*, qui l'appela *Johnston*. Probablement identique avec l'île *Evening*, vue par Carteret le 17 septembre 1767. Basse, de trois milles de circuit, avec un récif à sa pointe E. Position : 3° 3' lat. N. ; 128° 44' long. E.

Enfin nous terminons cette longue nomenclature par le groupe suivant, qui appartient encore à la Micronésie :

I. Guèdes, découvertes en 1537 par Grijalva et Alvaredo, retrouvées en 1767 par Car-

3. Ruines de l'Etablissement Français aux Malouines.

4. Retour de Chasse aux Malouines.

teret, qui les nomma îles *Joseph Freewill;* vues en 1788 par Meares, puis par Maclner, puis par le capitaine William du *Thams*, enfin par Horsburgh, qui détermina exactement leur position. Barclay, qui y mouilla en 1805, en compte quatre bien peuplées. Elles sont basses, couvertes de gros cocotiers, ont quatorze milles du N. au S. et cinq milles de l'E. à l'O.; elles ont aussi reçu le nom d'*îles Saint-David*. Ces îles ont cela de fort remarquable, que, malgré leur grande proximité de la Nouvelle-Guinée, qu'habite la race noire, elles sont occupées par des hommes de couleur jaune, circonstance qui les rend dignes de toute l'attention des navigateurs. Il sera surtout important d'étudier la langue de ces insulaires, car elle donnera le moyen de décider s'ils appartiennent encore à la grande famille polynésienne, ou bien s'ils doivent déjà entrer dans les peuplades malaises, ou enfin s'ils constituent encore une de ces variétés anomales qui occupent la Micronésie. Les îles Guèdes sont situées par 0° 50' lat. N., 132° 2' long. E.

CHAPITRE LVI.

TRAVERSÉE. — PÊCHE DE BALEINES. — ILES GALAPAGOS. — JUAN-FERNANDEZ. — CAP HORN.

Dans le cours de sa navigation à travers l'archipel des Carolines, Pendleton avait sérieusement songé au but principal de son voyage. Son pélerinage d'échelle en échelle, apportant à chacune les objets qui y étaient de prompte vente, pour charger les denrées qui convenaient à un marché voisin, ses dix campagnes dans une campagne, ses dix spéculations dans une spéculation, étaient alors terminées. Il commençait à être fatigué de sa croisière; il se sentait pris du désir de revoir son pays, sa famille, ses enfans. Aussi, avait-il, après le départ de Gouaham, tout disposé à bord pour reprendre son métier de baleinier. Il lui restait une centaine de futailles à remplir, et il ne voulait pas rentrer dans le port de New-York avec son *Oceanic* sur demi-lest. Il serait plutôt retourné aux Pôles pour y chercher des baleines.

Cette fois, le hasard le servit mal. Pendant quinze jours, nous battîmes ces mers sans faire une rencontre heureuse. A peine signala-t-on dans le lointain quelques petits baleinons qui ne valaient pas qu'on mît les embarcations à la mer. « On a ensorcelé ces parages, murmurait l'Américain; c'est pourtant la bonne latitude et la bonne époque : persistons. » Cependant, après trois semaines de recherches infructueuses, il perdit patience. « Au diable la croisière! s'écria-t-il; toutes les baleines ont dû émigrer vers l'E. Nous en trouverons, s'il plaît à Dieu, aux Galapagos et sur la côte du Chili. S'il faut pousser jusqu'à la Nouvelle-Shetland, nous le ferons : *l'Oceanic* ne rentrera pas avec ses tonnes vides. »

Cette résolution une fois prise, Pendleton fit servir. On était alors dans la mousson d'O. Il fit porter au N. E., afin de trouver des brises faites hors de la zône tempérée, laissa courir ainsi jusqu'aux approches du continent américain, puis donna l'ordre de cingler au S. E. Le 12 octobre, nous étions par le travers des Galapagos, quand la prévision du capitaine se réalisa. *L'Oceanic* était entouré de baleines. On en signala quatre le même jour. « A l'ouvrage, enfans! dit alors l'Américain: la pêche est ouverte. »

A ces mots, l'équipage se réveilla. On eût dit que cet appel avait fait vibrer en lui une corde nouvelle. Chaque matelot sautait sur les harpons, et se disputait l'honneur de la première prise. Le capitaine intervint et distribua son monde. On arma deux baleinières, dans lesquelles descendirent les matelots les plus hardis et les plus habiles. Cinq hommes suffisaient pour chaque embarcation. Pour combattre le monstrueux cétacé, il ne fallait point de bras inutiles : malgré mes instances, on m'exclut, et je fus obligé de suivre ce spectacle de dessus le pont.

La proie que l'on convoitait était une baleine énorme, qui paraissait dormir sur l'eau. Pour un œil peu exercé, l'animal ressemblait à un rocher, tant il était immobile et grisâtre, sans vie apparente, sans forme précise. Les embarcations ramèrent vivement vers cette masse. Quand on en fut arrivé à une distance de quelques toises, le harponneur se dressa sur l'avant de la baleinière, l'œil fixé sur sa victime, et ne perdant pas un seul de ses mouvemens. Le monstre ne remuait pas, il semblait mort. Ce ne fut guère qu'au moment où on allait lever les rames que, par une brusque secousse, la baleine fit sentir qu'elle prévoyait le danger. Elle avait plongé; mais au remous que causait le déplacement de l'eau, on pouvait suivre sa marche sous-marine, et tenir incessamment les embarcations dans son sillage. Au bout de dix minutes, elle reparut avec un bruit effroyable, et mettant cette fois dehors une tête couverte d'insectes marins, elle lança par ses évens, à une hauteur de vingt à trente pieds, deux immenses jets d'eau salée. Dans leur courbe gracieuse, ces deux cascades se nuancèrent de toutes les couleurs du prisme solaire, et promenèrent